

Emre Şen : la psychothérapie appliquée au piano

> P. 11



> P. 5

Tarık Akan : transformation d'un jeune premier en bête politique

Tribune d'Atilla Dorsay



> P. 8

Aujourd'hui la Turquie



M 4388 439 F 6 50 € 80
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



« Album de famille »

La société turque en gros plan

Les plans-séquences fixes, les espaces hypnotiques sortant de la vie quotidienne.

> P. 8

12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 139, Octobre 2016

Présidentielles américaines : l'issue toujours incertaine

La perspective d'une victoire de Donald Trump est toujours perçue, aux États-Unis et ailleurs, comme une menace sérieuse en raison du caractère populiste, voire raciste, de ce personnage jugé extravagant et insuffisamment qualifié pour un tel poste. Alors que beaucoup doutaient que ce dernier parvienne à remporter les primaires du Parti républicain au cours de l'été, la possibilité de son élection à la présidence américaine face à Hillary Clinton et au Parti démocrate ne semble plus aussi irréaliste qu'auparavant. Car si Hillary Clinton est toujours donnée gagnante, Trump a su gagner une marge conséquente depuis sa nomination par le Parti républicain. À un mois du passage des citoyens américains aux urnes, le 4 novembre prochain, l'issue du vote semble toujours aussi incertaine.



Mobilisation face au scénario catastrophe de l'élection de Trump

Si Hillary Clinton et, derrière elle, le parti démocrate possèdent toujours une longueur d'avance sur Donald Trump dans les intentions de vote, cette avance n'en est pas moins « précaire » selon la *National Public Radio* américaine. Il apparaîtrait que les résultats imprévisibles dans les États de l'Ohio ou de la Floride pourraient changer le déroulement de la course à la Maison-Blanche. En d'autres termes, Donald Trump n'a jamais été aussi près de la victoire. Le professeur Allan Lichtman, cité par le quotidien britannique *The Independent*, considère que ce dernier sera bel et bien le prochain président américain.

(lire la suite page 2)



Pèlerinage gastronomique à Konya, sur les traces d'Ateşbaz-i Veli

Du 20 au 24 septembre 2016, la ville de Konya accueillait « les journées culturelles de la cuisine d'Ateşbaz-i Veli », du nom du célèbre chef cuisinier de Mevlânâ. Organisé par la préfecture, la municipalité de Konya, l'université de Selçuk ainsi que l'Association de la cuisine populaire anatolienne, ce festival visait à faire découvrir la cuisine anatolienne traditionnelle et à remettre les différents prix de cuisine Ateşbaz-i Veli du meilleur livre de cuisine, du meilleur restaurant... Le choix du lieu du festival est déterminant, car il lui confère son âme, et à Konya, l'esprit de Mevalana règne partout et en particulier dans la cuisine. Une partie de l'équipe d'Aujourd'hui la Turquie a pu participer à ces journées et vivre ainsi une véritable immersion au cœur du soufisme.



Le concept a été lancé en 2010 à Istanbul par le président de l'Association de la cuisine populaire anatolienne, M. Adnan Sahin. À l'origine, il s'agissait d'une simple journée vouée à la gastronomie. En 2014, la ville de Konya s'est associée à l'événement pour devenir l'hôte de ces journées pour la première fois en 2015 en lui conférant l'ampleur d'un festival. On notera parmi les participants à cet événement : le maire de Konya, l'attaché aux affaires culturelles de la ville, le ministre du Commerce, Monsieur Bülent Tüfenkçi, la 22e descendante de Mevlânâ, Madame Esin Çelebi, la présidente de l'Association des Gourmets de Turquie, mais aussi de nombreux restaurateurs et écrivains culinaires internationaux ayant fait le déplacement pour recevoir leur prix.

Au programme, visites des tombeaux de Mevlânâ et d'Ateşbaz-i, conférences sur la philosophie culinaire d'Ateşbaz-i, spectacles gastronomiques, dégustations, concerts...

Pour la ville de Konya, le festival revêtait une importance particulière cette année alors que la ville vient d'être élue « capitale du tourisme islamique » par l'Organisation de la Coopération Islamique.

Découverte de la ville : les tombeaux de Mevlânâ et Ateşbaz-i

Arrivant à Konya de nuit, le regard du visiteur est immédiatement attiré par le mausolée de Mevlânâ au dôme cylindrique cannelé, de faïence turquoise, remarquablement bien éclairé qui se détache de l'obscurité.

Haut lieu du mysticisme musulman, le Tekke de Mevlânâ est l'ancien couvent des derviches. Chaque jour, des milliers de pèlerins viennent se recueillir sur la tombe de Mevlânâ, ce mystique du XIIe siècle, fondateur de l'ordre des derviches tourneurs. L'ensemble des bâtiments a été transformé en musée en 1925, date de l'interdiction des ordres religieux par Atatürk.

(lire la suite page 6)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Bonjour au chef italien Salvatore Denaro !

Malgré tout ce qu'il y a à écrire ce mois-ci, il n'y a rien qui me paraît en valoir véritablement la peine. J'ai d'abord pensé à parler des trahisons envers la V^e République.

(lire la suite page 5)

Retour sur...

Une rentrée chargée en interrogations, l'édito de Mireille Sadège, P. 2

La puissance diplomatique de la France est elle encore d'actualité ?, Camille Saulas, P. 3

Un Sommet pour les relations entre la Turquie et l'Afrique, Eren Paykal, P. 9

Le Musée Pera ouvre ses portes à l'exposition « Encounters: Works from Akdeniz University Faculty of Fine Arts »





Dr. Olivier Buirette

Automne 2016 : état des lieux des primaires pour la présidentielle de 2017

La rentrée politique en France est marquée avant tout par les primaires annoncées d'une part « de la droite et du centre » et, d'autre part, du parti socialiste soit de la majorité sortante. La première des deux est annoncée pour les 20 et 27 novembre prochain, la seconde est prévue les 22 et 29 janvier 2017.

Ces deux événements sont à tout point de vue de nature très différente. Du côté de l'opposition, elles vont opposer pour les principaux candidats susceptibles de se retrouver au second tour le 27 novembre soit l'ancien Président de la République, Nicolas Sarkozy, et l'ancien Premier ministre de Jacques Chirac, Alain Juppé.

Du côté de la majorité sortante, les dates sont plus tardives. La raison étant que l'actuel Président de la République a annoncé à plusieurs reprises sa décision de se prononcer sur sa candidature pour le mois de décembre 2016.

À gauche, les enjeux semblent assez ouverts cet automne étant donné la chute dans les sondages du Président de la République qui se poursuit, et surtout la démission récente du ministre de l'Économie et des Finances, Emmanuel Macron, qui selon un sondage du 7 septembre, devancerait au premier tour François Hollande. Du côté de la droite et du centre, Alain Juppé a longtemps été en tête dans les intentions de vote, mais semble être rattrapé progressivement par Nicolas Sarkozy, et ce malgré le récent renvoi de celui-ci en correctionnelle au début du mois de septembre.

Dans les deux cas, ces primaires apparaissent malgré tout comme un débat quelque peu secondaire tant les *outsiders* - avec à l'extrême droite Marine Le Pen, qui est présentée partout comme déjà qualifiée pour le second tour, et Emmanuel Macron qui semble se préparer à une campagne au centre - occupent le devant de la scène médiatique.

La manière dont les primaires des partis « classiques » se préparent laisse en ce début d'automne 2016 à penser que la présidentielle de 2017 risque de ne ressembler à aucune autre. La promesse, quasi certaine, d'un nouveau 21 avril avec la présence de l'extrême droite au second tour a en effet de quoi balayer, du moins à l'heure actuelle, l'importance, pourtant réelle, du choix démocratique d'un candidat modéré tant à gauche qu'à droite.

En cela le quinquennat qui s'achève aura été très difficile pour François Hollande, notamment car celui-ci aura été confronté à deux défis sans précédent dans notre histoire, à savoir : sur le plan économique, une crise dont la gravité est inédite depuis 1929 et, sur le plan sécuritaire, la plus grande menace terroriste que la France ait connue depuis 1945.

Présidentielles américaines : l'issue toujours incertaine

(Suite de la page 1)

C'était Allan Lichtman qui avait prédit les résultats exacts des huit dernières présidentielles américaines.

Devant l'urgence ressentie par certains des détracteurs de Donald Trump, politiques, célébrités et citoyens ont alerté l'opinion publique à plusieurs reprises. C'était le cas au début de l'année avec l'opération médiatique « *Stop Hate Donald Trump* », lancée en partie par Ève Ensler, l'auteur des *Monologues du vagin*. Mais devant la nette progression du candidat républicain, d'autres initiatives similaires ont vu le jour, avec la publication d'une lettre ouverte signée par plus de 70 ambassadeurs américains, jugeant le candidat « *absolument non qualifié* ». On retrouve cette opposition dans les rangs mêmes

du Parti républicain où Donald Trump est loin de faire l'unanimité. « *Paria international* », « *Honte nationale* », voici quelques-uns des termes utilisés en privé par l'ancien secrétaire d'État Colin Powell, comme l'a révélé le piratage de sa messagerie personnelle. Nombre d'anciens cadres des administrations Bush - père et fils - avaient également cosigné une lettre alertant sur le « *danger* » que représenterait l'élection du magnat de l'immobilier. Le 21 septembre dernier, c'était au tour de célébrités américaines à la renommée internationale, parmi lesquelles on compte Robert Downey Jr et Scarlett Johansson, de publier un clip vidéo appelant les citoyens à s'inscrire sur les listes électorales, mais avant tout de faire barrage à Donald Trump.

* Alexandre Brutelle

Les Républicains : le spectre des affaires rôde toujours autour des primaires



La Haute Autorité aux primaires a validé les candidatures de sept élus Les Républicains [ex-UMP] à la direction du parti. Un lancement de campagne qui survient peu de temps après la décision du parquet de Paris du renvoi de Nicolas Sarkozy en correctionnelle pour financement illégal de campagne. Dans le duel « Sarkozy-Juppé », annoncé par les intentions de vote à ces primaires, cette décision de justice pourrait coûter cher à l'ancien Président. Ceci en rappelant à l'opinion publique les affaires d'un parti qu'un simple changement de nom ne suffit pas à enterrer. Malgré les relaxes, les absences de condamnation, voire même l'absence d'enquêtes, le spectre des affaires rôde toujours autour de chacun des candidats à cette primaire.

Gardes à vue, mises en examen, témoin assisté ; le florilège Sarkozy

Il y a tout juste un an, Le Parisien révélait un état des lieux du rapport entre Nicolas Sarkozy et la justice. Toutes affaires confondues, ce dernier était cité directement ou indirectement dans plus de 11 affaires différentes. Parmi celles-ci, il y a les affaires « actives », comme c'est le cas avec l'affaire des écoutes qui avait valu à l'ancien chef de l'État un placement en garde à vue et une mise en examen pour « corruption active, trafic d'influence actif et recel de violation du secret professionnel ». Ici, l'ordonnance des juges est toujours en attente en vue de déterminer l'ouverture d'un éventuel procès.

Ce n'est pas le cas pour l'affaire Bygmalion, vaste système de fausses factures ayant permis à l'UMP un dépassement de plafonds des financements de campagne de Nicolas Sarkozy, pour un montant de près de 20 millions d'euros. L'audition de l'ancien Président aura pour but de déterminer s'il était au fait d'un tel stratagème, point que les enquêtes précédentes n'ont toujours pas réussi à mettre en lumière. Pour le reste, des éclaircissements sont toujours en attente pour les accusations de financement de sa campagne de 2007 par le régime de Kadhafi ou les affaires des sondages de l'Élysée (enquête en cours). Nicolas Sarkozy a soit bénéficié d'un non-lieu, soit d'une audition en tant que témoin assisté - statut à mi-chemin entre celui de témoin et la mise en examen - pour le reste des affaires où il était cité (Karachi, Bettencourt, voyages privés en jet en marge de l'affaire Air Cocaine, affaire Tapie).

Les affaires des autres candidats

Rappelons qu'en 2004 le favori annoncé de ces primaires, Alain Juppé, avait été condamné à 18 mois de prison avec sursis pour une affaire d'emplois fictifs entre 1983 et 1997. L'ancien Premier ministre de Jacques Chirac avait pourtant annoncé qu'un tel jugement entraînerait son départ de la vie politique - mais l'oubli a fait son chemin au sein des médias, de l'opinion publique et parfois même de la justice française.

Si le reste des prétendants à la présidence des Républicains s'est unanimement targué de n'avoir jamais été mis en examen - à l'exception de Jean-François Copé, blanchi, mais abondamment cité dans l'affaire Bygmalion-, des éléments à charge subsistent encore pour chacun d'entre eux. Seule différence avec les élus cités précédemment, les suivants n'ont pas - ou pas encore - fait l'objet d'une enquête judiciaire pour les éléments cités.

C'est le cas avec les nombreux voyages privés de François Fillon effectués avec des jets de l'État, ou encore, plus sensible, ses vacances aux frais de l'État égyptien, sous Moubarak. Concernant Bruno Le Maire, une enquête de Médiapart avait révélé en 2013 l'embauche discrète par ce dernier de sa propre femme en tant que collaboratrice à plein temps, de 2007 à 2013, alors que celle-ci déclarait dans la presse être mère au foyer. Concernant Nathalie Kosciusko-Morizet, sa nomination comme secrétaire d'État à l'Économie numérique en 2009 avait laissé planer le soupçon d'un possible conflit d'intérêts, son frère Pierre étant le fondateur du site Priceminister, revendu au groupe japonais Rakuten en 2014 pour 200 millions d'euros.

Le candidat et président du Parti chrétien-démocrate, Jean-Frédéric Poisson, est quant à lui particulièrement discret et précautionneux sur ses affaires professionnelles. Difficile, par exemple, de trouver le nom de la société de « conseil aux entreprises » qui lui a rapporté 52.000 euros en 2013, selon le site du Monde. Il en masque d'ailleurs le nom complet sur sa déclaration d'intérêt en 2014. Ses deux visites au Président syrien Bachar el-Assad avaient également soulevé la polémique en 2014 et en 2015, ce dernier déclarant au sujet du dictateur syrien : « *Entre l'image de boucher et celui que j'ai rencontré, on ne doit pas parler du même homme* ».

* A. B.



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Une rentrée chargée en interrogations

Nous sommes à une époque de l'année très propice aux questionnements, et ce, encore plus quand il y a tant d'élections en vue, de crises et de conflits en cours, mais aussi la menace omniprésente du terrorisme et l'épineuse question de l'immigration. Pourtant, ce qui est à craindre, ce sont les réponses proposées par des partis d'extrême droite. Il a suffi de moins d'une décennie de crise économique et de peur, que les chaînes d'information ainsi que les partis d'extrême droite ne cessent de ressasser, pour que soient balayées les valeurs qui formaient la base des sociétés occidentales notamment européennes à savoir, l'ouverture d'esprit, la tolérance, l'égalité...

Impuissants devant la montée des mouvements extrémistes dans leurs pays, les responsables politiques ont souvent tenté de s'approprier leurs discours pour conserver leurs électeurs, tout en espérant que lors des votes, la raison l'emporterait contre la propagande et le discours populiste. Mais le « oui » au Brexit a prouvé que les choses ont changé. De plus en plus, l'opinion publique, notamment européenne, affiche une adhésion sans complexe aux idées et aux valeurs de l'extrême droite. C'est ainsi que les sociétés se referment sur elles-mêmes, qu'augmentent le communautarisme et le rejet de l'autre et que de nouvelles frontières apparaissent. Il est plus incroyable encore de voir dans un pays comme les États-Unis, qui est au cœur de la mondialisation et qui a été construit par des migrants, le candidat du parti républicain, Donald Trump, qui promet de fermer les frontières et de renvoyer tous les étrangers et les musulmans dans leurs États d'origines. Ce qui est un leurre. Le quotidien *Le Monde* titre alors « *Clinton - Trump : L'expérience face à l'incohérence* », et s'interroge : « *la rationalité et l'expérience peuvent-elles influencer sur le choix des électeurs indécis ?* ». En France, tous les sondages donnent le parti d'extrême droite, le FN, représenté par Marine Le Pen, gagnant au premier tour des élections présidentielles.

Mais que se passerait-il si Donald Trump et Marine Le Pen étaient élus présidents de la République ? Ce qui est certain c'est qu'ils ne parviendront pas à résoudre les difficultés auxquelles ces sociétés sont confrontées actuellement. Car ce n'est pas parce qu'ils invoquent haut et fort ces problèmes, qu'ils seront en mesure de les résoudre. En revanche, ils vont remettre en cause tous les acquis de ces sociétés en terme de droits et de libertés.

Je change de sujet pour finir sur une note d'espoir. En Iran, depuis quinze ans, les femmes écrivains « *sont devenues les maîtresses incontestables de la scène littéraire* ». Je tiens à les féliciter. J'aborderai plus en détail le sujet dans un prochain article.

La puissance diplomatique de la France est-elle encore d'actualité ?

Au début du millénaire, la France disposait d'une image positive dans le monde lui permettant d'avoir une puissance diplomatique considérable. À l'heure du bilan du quinquennat de François Hollande, cette influence semble remise en question. La puissance diplomatique de l'Hexagone aurait-elle disparu ?

Les années où la France avait une image positive sur la scène internationale, et particulièrement dans le monde arabe et musulman pour s'être opposée au projet militariste américain en Irak tout en se faisant le promoteur des valeurs universelles, semble bien loin, tout comme la politique de grandeur et d'indépendance menée par De Gaulle à partir de 1958. Certes, on ne peut pas nier que l'image de Paris à l'échelle mondiale reste positive, mais le bilan du quinquennat de François Hollande en matière de politique étrangère est on ne peut plus mitigé. Comme Pascal Boniface, directeur de l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS), l'expose, ceci s'explique par l'évolution de notre politique étrangère. Mais, celui-ci stipule que cela n'est pas attribuable qu'au gouvernement socialiste. L'image de la France, et son corolaire en matière d'influence diplomatique ont pâli depuis que Jacques Chirac, dès 2005, a commencé à s'aligner avec Washington. La situation s'est davantage dégradée, particulièrement dans les pays musulmans, quand Nicolas Sarkozy est arrivé au pouvoir. Aujourd'hui, alors que François Hollande incarnait pour beaucoup la fin de cette période, la tendance ne s'est pas renversée, échouant à mettre à profit la troisième place de la France en terme de représentation diplomatique à l'étranger.

Les échecs sont nombreux. À l'alignement quasi systématique avec les États-Unis, l'image d'un pays aux tendances islamophobes ne cesse de s'accroître dans les pays à majorité musulmane. Comme le souligne Pascal Boniface : « nos débats de politique intérieure expliquent ce changement d'image [...] et ce qui apparaît à l'extérieur de nos frontières est que la France a un problème avec ses musulmans ». Ainsi, le prestige de la France des années 1990 et du début des années 2000 s'est grandement dégradé dans le monde musulman, engendrant des difficultés croissantes pour influencer cette région du monde, mais aussi dans d'autres pays occidentaux. Il suffit d'évoquer le débat sur le burkini et les réactions de la presse anglo-saxonne pour l'illustrer. Quant à notre politique au Moyen-Orient, et particulièrement sur le dossier syrien, les observateurs tels Pascal Boniface, Denis Bauchard, conseiller pour le Moyen-Orient à l'IFRI, ou encore Marc Semo, journaliste au *Monde*, s'entendent pour dire que c'est un échec. La crise syrienne confirme que s'en est fini de l'époque où Paris était un acteur influent dans cette région. Selon Denis Bauchard, la France y est réduite à un rôle d'observateur. En revanche, ces derniers ne manquent pas de souligner qu'il en est ainsi pour

la plupart des acteurs occidentaux ; les acteurs locaux et régionaux, mais aussi Washington et Moscou menant la danse. En outre, Denis Bauchard souligne que la prudence de François Hollande sur le conflit israélo-palestinien ne joue pas en sa faveur. Aussi, certains n'hésitent pas à fustiger la politique militariste française en Afrique qui n'a pas permis de régler les problèmes au Mali et en Centrafrique, mais qui est surtout le reflet de la situation domestique en France où le pays, se sentant assiégé et menacé, se replie sur des solutions militaires. Si nos interventions s'accompagnent certes d'un volet diplomatique comme le rappelle Manuel Lafont Rapnouil, ancien diplomate et directeur du bureau de Paris du *European Council on Foreign Relations*, elles se sont réalisées sans l'appui d'une coalition internationale ; ce qui démontre que la France a tout de même conservé une certaine capacité de projection globale. Mais, cette influence par la force ne pourrait-elle pas finalement s'avérer contre-productive et finalement nuire à l'image du pays ? Plus proche de nous, notre image en Europe est mise à rude épreuve tout comme la solidité du couple franco-allemand. Notre position d'attente et notre « non-gestion » de la crise ukrainienne, mais aussi notre décrochage économique par rapport à l'Allemagne nuisent à notre image et à notre crédibilité diplomatique au sein de l'Union européenne.

Tant de facteurs qui ont grandement nui à la puissance diplomatique de la France, l'obligeant à s'accrocher désespérément à son siège permanent au conseil de sécurité de l'ONU et à surjouer ce rôle ainsi qu'un attribut de taille : l'arme nucléaire, qui confère un statut conséquent sur la scène internationale. Or, Manuel Lafont Rapnouil explique que plus la portée de la politique étrangère française diminue, plus elle a tendance à se cramponner à ces deux aspects.

Pourtant, il convient de relativiser ces déconvenances : la France continue à avoir un rôle significatif sur la scène internationale, et ce malgré que la Syrie représente « la limite de la volonté (française) » comme le stipule M. Rapnouil. Paris entretient aujourd'hui des liens importants avec l'Arabie Saoudite, mais aussi avec l'Iran. En effet, malgré la position très ferme de Laurent Fabius, ancien ministre des Affaires étrangères, lors des négociations de l'Accord sur le nucléaire, le Président iranien, Hassan Rohani, s'est rendu à Paris en janvier dernier. Une première depuis 17 ans qui a permis de signer de juteux contrats comme le souligne Christophe Ayad, responsable du service international du *Monde*. Notons aussi que l'arrivée de François Hollande à l'Élysée a permis de se rapprocher de certains pays : le Mexique, la Turquie, ou encore le Japon et l'Inde, avec qui, comme l'explique Pascal Boniface, Paris entretenait des relations compliquées sous Nicolas Sarkozy. L'organisation de la COP21 à Paris fut un autre succès. Si les détracteurs avancent qu'il reste encore tout à faire et que cette conférence internationale n'a abouti à rien de réellement concret, force est de constater que la ratification par les deux plus gros pollueurs mondiaux – à savoir,



la Chine et les États-Unis – de l'Accord de Paris au début du mois de septembre est une victoire significative.

La France possède de nombreux atouts et fait preuve d'un grand activisme en déclinant son approche diplomatique notamment grâce à ce qu'on appelle la diplomatie gastronomique, touristique ou encore scientifique. Tant d'initiatives soutenues par le Quai d'Orsay permettant d'accroître notre visibilité, améliorer notre image et finalement s'assurer une influence « douce ». En outre, l'image de la France ne se résume pas à celle qu'elle laisse entrevoir depuis cet été, celle d'un pays refermé sur lui-même et aux tendances islamophobes. Pour s'en convaincre, il suffit de voir l'émoi et le

soutien international qu'a engendré la vague d'attentats qui ont frappé l'Hexagone depuis janvier 2015.

Le bilan est donc mitigé. La France est certes loin d'être une grande puissance, mais pourrait être aujourd'hui catégorisée comme étant une puissance moyenne ou, comme le maintient Laurent Fabius, une « puissance d'influence ». Bien que ce statut soit relatif, rien de plus normal au sein d'une scène internationale où les acteurs sont plus nombreux que jamais. Pourtant, cette situation pourrait permettre à un État tel que la France de mettre à contribution ses atouts pour maximiser sa capacité à agir de façon significative.

* Camille Saulas

Tous pour un.

Nous parlons la même langue que vous dans 17 pays sur quatre continents. Nous œuvrons passionnément pour vous procurer le meilleur service dans 70 aéroports à travers le monde.

Tepe Akfen

TAV

tavairports.com



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Suspension par le Conseil d'État de l'arrêté « anti-burkini » : Absence de trouble à l'ordre public

Mettant un terme à plusieurs jours de polémique, le juge des référés du Conseil d'État, dans une décision très attendue du 26 août 2016, a suspendu l'arrêté d'interdiction pris par le maire de Villeneuve-Loubet, visant le port de tenues manifestant de façon ostensible une appartenance religieuse sur les plages de la commune.

Par cet arrêté, adopté le 5 août dernier, le maire de Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes) a interdit l'accès aux plages de la commune « du 15 juin au 15 septembre inclus, à toute personne ne disposant pas d'une tenue correcte, respectueuse des bonnes mœurs et du principe de laïcité, et respectant les règles d'hygiène et de sécurité des baignades adaptées au domaine public maritime » ; l'arrêté concluant que « le port de vêtements pendant la baignade, ayant une connotation contraire aux principes mentionnés ci-devant, est strictement interdit sur les plages de la commune » (article 4.3 de l'arrêté n°2016-42 du 5 août 2016). Plus connu sous le nom de l'arrêté « anti-burkini », il fut, comme d'autres arrêtés similairement adoptés dans d'autres communes, vivement critiqué du fait de son atteinte aux libertés fondamentales. En effet, cet arrêté pose la question en droit de l'articulation des différentes libertés fondamentales, qui

peuvent s'opposer, et entre lesquelles un équilibre juste et proportionné doit être trouvé.

Dans un premier temps, l'arrêté « anti-burkini » pris par le maire de Villeneuve-Loubet fut contesté par la voie d'un référé-liberté. Cette procédure, prévue à l'article L.521-2 du Code de justice administrative, permet au juge administratif, saisi d'une demande justifiée par l'urgence, d'ordonner toutes mesures nécessaires à la sauvegarde d'une liberté fondamentale à laquelle une autorité administrative aurait porté une atteinte grave et manifestement illégale, et ce dans un délai de quarante-huit heures. C'est ainsi que le 22 août 2016, le tribunal administratif de Nice, statuant en formation collégiale de trois juges des référés, a rendu son ordonnance (TA Nice n°1603508) et rejeta les demandes en suspension de l'arrêté. À la suite de ce rejet, les requérants - la Ligue des droits de l'Homme et l'Association de défense des droits de l'Homme collectif contre l'islamophobie en France - firent appel devant le juge des référés du Conseil d'État.

C'est finalement le 26 août dernier que le juge des référés du Conseil d'État rendit son ordonnance et ordonna la suspension de l'arrêté « anti-burkini » adopté par le maire de Villeneuve-Loubet quelque temps auparavant (CE, ord. 26 août 2016 n°402742).

Le rappel par le Conseil d'État des limites aux pouvoirs de police du maire

Tout d'abord, dans son ordonnance, le juge des référés du Conseil d'État commence par rappeler les pouvoirs de police municipale du maire qu'il détient notamment en vertu des articles L. 2212-1 et L. 2212-2 du Code général des collectivités territoriales, et dont le but est « d'assurer le bon ordre, la sûreté, la sécurité et la salubrité publics ». Toutefois, le Conseil d'État rappelle également que ces pouvoirs de police doivent s'exercer dans un cadre juridique strict ; le maire ayant le devoir de concilier l'accomplissement de sa mission avec le respect des libertés garanties par les lois. Ainsi, les mesures de police édictées par le maire en vue de réglementer l'accès à la plage et à la baignade « doivent être adaptées, nécessaires et proportionnées au regard des seules nécessités de l'ordre public, telles qu'elles découlent des circonstances de temps et de lieu, et compte tenu des exigences qu'impliquent le bon accès au rivage, la sécurité de la baignade ainsi que l'hygiène et la décence sur la plage ». Les restrictions des libertés doivent donc être justifiées par de réels risques de troubles à l'ordre public, ce qui, selon le Conseil d'État, ne l'était pas en l'espèce.

L'absence de risques avérés d'atteinte à l'ordre public

Dans son ordonnance, le juge des référés du Conseil d'État constate qu'aucun élément exposé devant lui ne permet de retenir l'existence de risques d'atteinte à l'ordre public du fait de la tenue adoptée par certaines personnes en vue de la baignade. En l'absence de tels troubles, le Conseil d'État écarte toute justification de la mesure reposant sur des considérations morales telles que l'émotion et les inquiétudes liées aux attentats terroristes, en particulier celui de Nice ayant eu lieu peu de temps auparavant. Il relève également qu'aucun motif d'hygiène ni de décence n'a en l'espèce été rapporté. Ainsi, la décision du Conseil d'État rappelle qu'une telle mesure de police adoptée par un maire doit reposer sur des éléments précis laissant penser que des troubles sont possibles ou probables et en particulier, démontrer que dans une telle situation les forces de police auraient été insuffisantes pour y faire face. En l'espèce, aucun trouble à l'ordre public n'ayant été rapporté, il n'y avait pas d'atteinte avérée à l'ordre public justifiant l'arrêté pris par le maire d'interdire le port du « burkini » sur les plages de la commune.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com



Derya Adıgüzel

Le rôle du leader sur la performance

Le leadership demande une certaine ténacité. L'art du leadership implique de savoir quand il faut être sûr de soi et quand il est nécessaire d'avoir l'esprit d'équipe, et ce tout en utilisant des moyens moins directs pour guider ou influencer. Faire preuve de leadership exige de faire face à des prises de décisions difficiles. Quelqu'un se doit de dire ce qu'il faut faire, faire en sorte que chacun se tienne à ses obligations, mais aussi être explicite sur les conséquences. La persuasion, le consensus et toutes les autres formes d'influence ne sont pas toujours suffisants. Parfois, il faut simplement utiliser la puissance de sa position afin d'amener quelqu'un à agir. Le défaut commun des dirigeants, des superviseurs et des cadres supérieurs, est de ne pas réussir à faire preuve d'assurance lorsque cela est nécessaire. Se préoccuper davantage d'être aimés plutôt que le travail soit effectué en temps et en heure, ils manifestent alors une forme de passivité et tolèrent de mauvaises performances plutôt que d'endosser leur rôle. Les gens qui sont extrêmement mal à l'aise avec la confrontation ou la colère sont souvent réticents à être fermes même quand cela est nécessaire. Ici, l'incompétence peut apparaître aussi banale que ne pas prendre la direction

d'une réunion. Mais, ainsi on engendre l'incertitude au lieu de diriger clairement le groupe vers un objectif clé. Une autre déficience en matière de leadership est l'incapacité d'être claire et ferme. Cela se traduit par des travailleurs qui ne savent pas ce que l'on attend d'eux. Pourtant, la caractéristique première d'un leader assuré est la capacité de savoir dire « non » de façon ferme et définitive. Une autre qualité est de définir une attente de performance élevée ou de qualité et d'insister pour que les personnes qui doivent atteindre l'objectif fixé se rencontrent, quitte à surveiller publiquement la performance.

Quand les gens ne parviennent pas à exécuter la tâche exigée, le leader doit donner un « feedback » utile plutôt que d'attendre que les choses se réalisent. Et quand quelqu'un ne répond pas aux attentes, en dépit de toutes les informations données, la personne doit être confrontée directement et ouvertement. La glorification des dirigeants qui sont arrogants ne prend pas en compte le coût pour l'organisation. Soyez-en certain, une certaine fermeté dans la prise de décisions, même si elles sont difficiles, est nécessaire. Mais, prenez garde, car si cela est effectué avec brutalité, le dirigeant devra essuyer un échec.



Valérie Sanchez

Cachez ce foulard que je ne saurais voir

La première fois que j'ai aperçu une femme en maillot de bain musulman, c'était il y a une dizaine d'années sur une plage de Karaburun, un petit village de la presqu'île de Çeşme. Plus étonnée que mal à l'aise, je me suis dit que cette femme se privait du plaisir de sentir la piqure du soleil sur sa peau, ce qui est, somme toute, une des petites joies de l'été. Mais elle jouait dans l'eau avec ses enfants, sans doute ce plaisir remplaçait l'autre... Il s'agissait là pour ma part d'un point de vue de vacancière, Européenne et non-croyante, déjà habituée au port du voile en Turquie. Quand je dis « habituée », je dois souligner que ce voile m'est toujours apparu comme vaguement incompréhensible, voire « étranger ». Peut-être faut-il être née en pays musulman pour en appréhender toutes les subtilités - qu'on y adhère ou non.

Cet été, la France a été gravement touchée, et sans cesse menacée, par les attentats djihadistes. La vague d'islamophobie, qui pesait déjà lourdement sur les débats - dans le quotidien et dans la sphère politique - s'est accentuée. À tel point qu'elle s'est invitée sur les plages et le vocabulaire français s'est enrichi d'un mot qui à lui seul résume tous les amalgames : *burkini*.

On a considéré que ces femmes musulmanes qui voulaient profiter de la plage tout en respectant leurs convictions religieuses faisaient de la « provocation ». Apparaissant dangereuses et menaçantes pour certains maires, ces derniers se sont empressés d'ajouter qu'elles constituaient une « menace à l'ordre public ». Heureusement, le Conseil constitutionnel a rétabli un peu de bon sens, mais l'on peut penser que si le débat semble clos, c'est surtout parce l'automne arrive...

Il me semble parfois que la France, ou certains Français -je ne sais pas- ont l'esprit tordu : on aime en France « se la jouer à l'envers » (expression très difficilement traduisible en turc...). Autrefois, aller à la plage seins nus pouvait être considéré comme une atteinte - un attentat ? - à la pudeur. Désormais, c'est le fait d'être voilée qui en révolte certains.

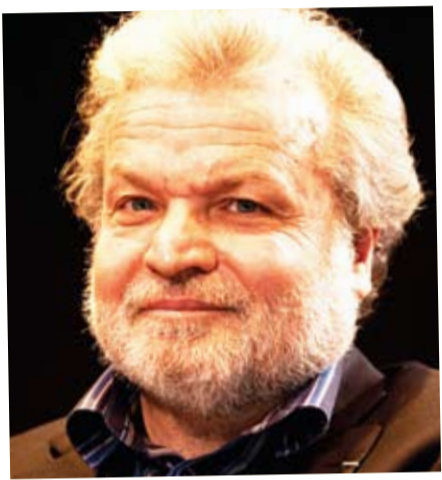
Pas assez de tissu, trop de tissu...

Ce qui est sûr c'est que, d'une part, les modèles culturels sont encore loin d'être transposables d'un pays à l'autre ; et que, d'autre part, les femmes ont toujours des comptes à rendre sur la façon dont elles couvrent, ou non, leur corps.

Pas assez de tissu, trop de tissu...

Nedim Gürsel : « Si Paris est mon port d'attache, Istanbul est ma ville bienaimée »

Il y a quelques semaines, Nedim Gürsel, écrivain turc lauréat d'une bonne dizaine de prix littéraires, retrouvait sa ville natale d'Istanbul. C'est à l'Université Galatasaray qu'Aujourd'hui la Turquie a pu rencontrer cette figure de la littérature turque contemporaine. L'occasion de revenir sur son dernier roman *Le Fils du capitaine*, où il « règle ses comptes avec l'autorité. »



Ça vous fait quoi d'être de retour à Istanbul, y êtes-vous souvent ?

Oui, je reviens souvent à Istanbul, bien que j'habite Paris depuis plus de quarante ans, Istanbul est une ville que j'aime. Si Paris est mon port d'attache, Istanbul est ma ville bienaimée

Justement, dans plusieurs de vos romans, notamment dans le dernier la ville d'Istanbul s'érige en véritable personnage principal. Qu'est-ce qui vous inspire de cette ville ?

J'ai été toujours sensible aux atmosphères des grandes villes. Dans mes livres, elles ont une place particulière en tant que protagonistes du récit. Le rapport étroit qu'entretient un texte littéraire avec un espace urbain m'intéresse de près. Pour *Le Fils du capitaine*, j'ai voulu rendre hommage à Istanbul, mais à l'Istanbul de mes années d'adolescence. Istanbul a beaucoup changé depuis, elle est devenue une mégapole avec 14 millions d'habitants, mais le quartier de Beyoğlu dont il est question dans le roman n'a pas beaucoup changé.

Vous êtes en France depuis plusieurs années, pourquoi continuez-vous d'écrire en turc ?

J'ai écrit des essais en français, mais en ce qui concerne la fiction, je suis resté fidèle à ma langue maternelle. Est-ce que j'aurais pu changer de langue ? Oui, car je suis arrivé par contrainte à Paris à l'âge de 20 ans, suite au coup d'État du 12 mars 1980. Mais mon premier livre, *Long été à Istanbul*, a été lauréat du prix de l'Académie de langue turque. J'étais très jeune à l'époque, j'avais 24 ans et ce prix m'a donné une sorte de responsabilité. C'est aussi une langue qui m'inspire, qui permet des envolées lyriques plus facilement que la langue de Descartes.

* Yasmine Mehdi

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourd'hui.la.turquie.com



Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

(Suite de la page 1)

C'est qu'il y en a beaucoup, des « traîtres » ! Si je les citais, le journal en serait rempli ! En attendant, ne croyez pas pour autant que je défende ici **François Hollande**.

Et si je parlais de la dispute au sein du football turc, entre **Arda Turan** et **Fatih Terim** ? Il paraît que les Nationaux devraient jouer gratuitement, pour la patrie et la nation ! Comme si les parlementaires, les maires, les membres du conseil municipal, etc., et particulièrement les entraîneurs de l'Équipe nationale travaillaient gratuitement ! Les athlètes recrutés et transférés d'Afrique à coups de millions de dollars, les haltérophiles importés de Bulgarie... Ils ne sont pas payés, eux ? Et dites donc, les journalistes, les présentateurs TV qui commentent l'équipe nationale et les matchs nationaux, ne serait-ce pas eux qui, en fait, ne devraient pas être rémunérés pour ce travail ?

Le salaire perçu par le directeur technique de l'Équipe nationale de Football devrait être indexé, ainsi que les salaires, les primes des joueurs... Pourtant personne ne parle des primes, des salaires, des « extras » reversés à celui-ci !

Le mieux est encore d'abandonner ces sujets, et de passer à la colonne latérale et aux pages intérieures consacrées aux journées de la « Culture Culinaire *Ateşbaz-ı Veli* ».

Bonjour au chef italien Salvatore Denaro !

Lisons l'article consacré à cette personne fort sympathique, inspirée par des mets millénaires, que j'y ai rencontrée : le chef italien **Salvatore Denaro** qui déclare : « Je suis né pour découvrir les bonnes choses, ce qui est le plus important pour moi, c'est la qualité et l'origine des aliments, ainsi que les produits frais de saison » !

* * *

Pour finir, je voudrais souhaiter la bienvenue à notre ami **Bertrand Buchwalter**, le nouveau Consul général de France à Istanbul. C'est par un arrêt du Premier ministre, Manuel Valls, qu'il a été nommé, le 29 août 2014, sous-directeur de l'Europe méditerranéenne à la direction de l'Union européenne au ministère des Affaires étrangères.

Désormais, il est à Istanbul pour une mission de trois ans dans un pays qu'il affectionne particulièrement et qui parle sa langue couramment. Comme disait l'ambassadeur de France en Turquie, **S. E. Charles Fries** : « On ne peut avoir un meilleur Consul général que lui ».

Bertrand Buchwalter fut le premier Secrétaire chargé des questions européennes, de la presse et de la communication de l'ambassade de France en Turquie, située à Ankara, et ce, pendant 4 ans, soit jusqu'au 3 août 2009, date à laquelle il est rentré à Paris.



Ali Türek

Nous en entendons les bruits, nous en connaissons les indices. Rien n'est surprenant et l'image est désormais bien banale.

Le pendule de Foucault accroché à la voûte du Panthéon à Paris démontre l'évidence de la rotation de la Terre sur laquelle nous menons notre existence. Et il ne s'arrête pas là.

Le référentiel galiléen n'est pas l'objet de cette chronique. Ni la force de gravité de la Terre, d'ailleurs. Il s'agit d'un autre mouvement, d'un autre basculement du monde moins soumis aux règles physiques.

La marche de l'homme n'a jamais suivi un cheminement tout droit de progrès en progrès. On le sait. De la grande querelle des historiens allemands, nous retenons le deuxième schéma. Cette marche a connu des hauts et des bas, mais elle n'a jamais suivi un chemin tout droit et bien tracé de développements.

Nous n'étions pas seuls dans nos rêves au milieu des années 1990. Chaque conscience qui croyait encore au mot « progrès » était finalement noyée dans une même sorte d'illusion.

Il fallait attendre jusqu'en 2008 pour revoir le moment de rupture dans cette illusion. Le système économique mondial tel qu'on le connaît aujourd'hui sous son visage néo-libéral était à bout de souffle et avait provoqué l'une des plus grandes crises économiques à l'échelle globale.

Cette crise n'en est pas restée là. Le mouvement accéléré du pendule a

'Sortie'

changé de direction.

La première moitié du siècle précédent nous avait terriblement montré la capacité humaine à la barbarie, à détruire tout ce qui appartient à l'être humain et à son héritage. Le lendemain immédiat de cette tragédie, quant à lui, avait l'ambition de créer un univers de paix et de progrès. Il nous avait fait croire qu'il l'avait bâti.

Sous l'emprise du sentiment de chute libre provoqué par le changement de direction du fameux pendule, on témoigne de nouveau des mesures sévères d'austérité et de toute sorte de populismes identitaires et xénophobes.

Les frontières et les murailles se lèvent, de nouveau, en plein cœur des terres de progrès. Des systèmes illibéraux se propagent comme la peste écrasant toute idée de démocratie libérale et pluraliste. Les institutions politico-juridiques sont de plus en plus emprisonnées dans leurs cages en papier, au sein de textes constitutionnels, et le pouvoir se concentre aux mains d'un seul.

Là où rien ne semble pouvoir arrêter ce mouvement en arrière du pendule, il nous reste une question primordiale : où est l'issue ?

Dans ce cheminement de l'histoire, entre le mal et le progrès, l'image du pendule correspond à la réalité aussi bien qu'à l'indice d'une possible issue.

Si tout se joue entre deux bouts d'une même corde, nos mains devront être attachées à la solidarité face à l'austérité, à la liberté face au totalitarisme.

Tout est entre nos mains.

Le club des jeunes talents (Genç Yetenekler Kulübü - GEYİK)

Un spectacle de chant et de danse organisé par des lycéens talentueux pour réaliser les rêves des enfants malades ou handicapés.



Selin Yazici est élève en terminal au lycée français Notre-Dame de Sion. Passionnée de danse, elle a lancé il y a deux ans le club des jeunes talents en réunissant 22 élèves passionnés par la danse et la musique de son lycée ainsi que d'autres établissements scolaires et de l'université. Elle évoque pour *Aujourd'hui la Turquie* ce projet et ce qu'il représente à ses yeux.

Au départ, le concept était flou. Ce que je voulais c'était mettre notre énergie au service d'un projet social. Très vite, le nombre de membres a augmenté et le club s'est développé.

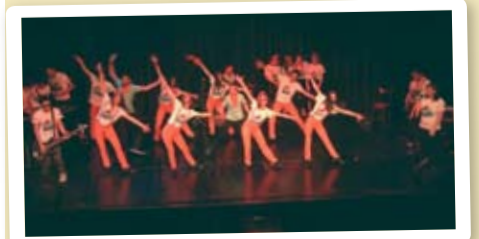
Le premier spectacle a eu lieu l'année dernière. Tout au long de l'année, nous avons préparé une représentation qui comprenait quatorze chansons et dix chorégraphies. Pour ce premier spectacle, nous avons travaillé avec la fondation « Académie des rêves » (Düşler Akademisi). Nous répitions à l'école dans la semaine, mais le week-end nous allions répéter à l'« Académie des rêves » avec des enfants sourds et malentendants. Nous avons finalement vendu 700 billets pour notre spectacle de 2h30 et la totalité des sommes récoltées a été versée à la fondation. Notre objectif était de dépasser le handicap grâce à l'art.

Cette année, pour la seconde édition de notre spectacle, nous avons travaillé avec la fondation « Fais un vœu » (Bir Dilek Tut). Cette fondation œuvre afin de réaliser les rêves des enfants atteints de maladies graves. Nous avons donc décidé de mettre à profit nos talents pour contribuer à la réalisation des rêves de ces enfants malades. Le spectacle de cette année sera un voyage dans le temps (*Zaman Makinesi*). Seront interprétées des chansons françaises, turques et anglaises des années 1950 à nos jours, ainsi que des danses, aux chorégraphies et costumes variés, des années 1980 à aujourd'hui. Bref, un spectacle coloré et rythmé. Notre objectif est de vendre 1.000 billets. De nouveau, les sommes récoltées iront à la fondation « Fais un vœu ».

Après le spectacle, nous aiderons donc des enfants à réaliser leurs rêves. Grâce à ma scolarité à NDS, j'ai appris que la décision d'agir ou pas, lorsque l'on a une idée ou un objectif en tête, n'appartient qu'à soi. On façonne les choses grâce à nos décisions et à nos actions.

La représentation de cette année aura lieu le 13 octobre à 19h30 à MKM.

Les billets sont en vente sur Biletix.



Pèlerinage gastronomique à Konya, sur les traces d'Ateşbaz-i Veli

(Suite de la page 1)

Le tombeau de Mevlânâ repose en dessous du dôme turquoise, isolé du reste de la salle par une grille d'argent. Les pèlerins s'abandonnent aux prières et aux méditations devant le tombeau, sous fond de musique soufi, conférant au lieu une atmosphère profondément religieuse.

Au sein du couvent, la cuisine représente l'un des lieux les plus sacrés puisqu'elle joue aussi le rôle de lieu de formation des novices et de salle de prière. (cf encadré le rôle spirituel de la cuisine Mevlevie).

C'est d'ailleurs le chef cuisinier qui était chargé de l'instruction des novices avant que le supérieur du Tekke ne les revête du manteau du soufisme, symbolisant leur entrée dans la communauté des derviches. C'est Ateşbaz-i, premier chef Mevlevi, qui a réglementé et codifié la hiérarchie au sein de la cuisine (cf encadré)

Le tombeau d'Ateşbaz-i

Notre pèlerinage s'achève par la visite du Tombeau d'Ateşbaz-i. Nous avons la chance d'être accompagnés sur le lieu par Nevin Halıcı, l'un des écrivains cu-

linaires les plus respectés de Turquie et autorité de premier plan pour la cuisine turque traditionnelle.

Elle est notamment l'auteure de « Sufi Cuisine » qui met en exergue l'importance spirituelle de la nourriture et dans lequel elle relate la vie d'Ateşbaz-i ainsi que les rituels de cuisine des derviches Mevlevi.

Nevin Halıcı porte sur ses cheveux un turban blanc serré, rappelant la toque des derviches et conférant à son visage un caractère mystique.

Nous montons les marches de pierres du mausolée, un bâtiment très sobre. La pierre tombale est enveloppée d'un brocart de velours vert, brodé de tulipes d'or. Un grand turban vert est placé à l'emplacement de la tête comme sur la tombe de Mevlânâ.

Hommes et femmes malades viennent prier en espérant retrouver le bien-être auprès du grand Maître. Un grand plateau de sel blanc repose à la sortie du mausolée, les pèlerins y prennent une pincée qu'ils rajouteront à leurs plats en gage de bénédiction de leur cuisine et de leur famille.



Le rôle spirituel de la cuisine pour les Mevlevies

Pour Mevlânâ, la nourriture revêt un caractère spirituel et tient une place essentielle dans la vie humaine.

La cuisine est ainsi au cœur des pratiques et des croyances soufies. Elle ne se limite pas à la préparation des repas pour la communauté, mais contribue à éduquer la pensée pour former des « hommes mûrs et parfaits ». Mevlânâ recourait d'ailleurs souvent à des métaphores culinaires : « j'étais inculte, j'ai mûri et j'ai brûlé », littéralement en turc : « j'étais cru, j'ai été cuit et j'ai brûlé ».

Les repas étaient ainsi gouvernés par les règles de partage, de respect et d'équité. Ils se prenaient en silence, après avoir récité les prières. Les tables étaient en bois brut, rondes, sans appareil, et un seul grand plat était présenté dans lequel chacun se servait. Si l'un des derviches souhaitait boire, il faisait signe à l'un des serveurs et tout le monde cessait de manger par souci d'équité afin de ne pas prendre la part de celui qui s'était arrêté pour boire. Ils utilisaient des cuillères en bois, tournées vers la table et non vers le ciel, pour manifester qu'ils étaient comblés et n'avaient rien de plus à demander à Dieu.

Quant à Ateşbaz-i, il prônait une cuisine saine, modérée et délicate afin de voir clair en soi. Il recourait aux meilleurs ingrédients pour atteindre le goût parfait.

Les jeunes qui souhaitaient devenir novices arrivaient avec leur famille. Ils étaient présentés au chef cuisinier puis devaient rester trois jours, à genoux sur un tapis, dans un coin, simplement à observer la scène.

À l'issue de ces trois jours, et après leur avoir rappelé solennellement les difficultés inhérentes à la vie d'un derviche, on leur demandait s'ils souhaitaient poursuivre dans cette voie. S'ils décidaient de persévérer, et si le maître était d'accord, ils commençaient une longue formation de 1001 jours au cours de laquelle ils alternaient des périodes de silence, de corvées domestiques, d'initiation à la danse, de lecture du Masnavi et de méditation.

S'ils supportaient cette retraite jusqu'au bout, ils prenaient les deux attributs du soufi : le manteau et la coiffe. En cas d'erreurs commises de la part d'un novice, deux issues étaient envisageables : soit le jeune trouvait ses chaussures discrètement posées devant la porte et il quittait le couvent de lui-même, soit, en cas de faute grave, il était renvoyé et il sortait par une porte spéciale, à savoir : la porte de la sanction.

Pour certains novices, la retraite se prolongeait sur 18 jours, plus rudes, au cours desquels on leur attribuait les tâches les plus ingrates. Les meilleurs prenaient ensuite le titre de « dede » et se voyaient accorder une cellule individuelle.

D'où vient le nom d'Ateşbaz-i (en français « qui joue avec le feu »)

Le chef cuisinier de Mevlânâ s'appelait en réalité Youssouf. Il servit la famille de Mevlânâ pendant 3 générations.

On raconte qu'un soir où Youssouf devait préparer un plat pour son maître, le bois vint à manquer. Mevlânâ, pour tester la confiance de son disciple, lui aurait alors demandé de se brûler les pieds. Ateşbaz-i se serait exécuté. En posant ses pieds sur le poêle, une flamme aurait jailli de son orteil et mis la marmite en ébullition.

Ses pieds seraient restés intacts, laissant uniquement une trace noire sur son orteil gauche, symbolisant le moment de doute qui l'aurait habité avant

d'exécuter l'ordre de son maître.

Ateşbaz-i, honteux, aurait essayé de cacher son orteil en le couvrant avec son pied droit.

Depuis ce jour, les derviches tourneurs commencent toujours la Sema, célèbre danse traditionnelle des derviches tourneurs, en plaçant leur gros orteil droit sur leur orteil gauche.

C'est ainsi que Youssouf fut rebaptisé : « celui qui joue avec le feu » soit « Ateşbaz-i » en turc.

Les touristes redécouvrent ce saint soufi depuis les années 1990 grâce à Fevzi Halıcı, le frère de Nevin, qui a organisé les premières visites du tombeau d'Ateşbaz-i et organisé les premiers festivals en son honneur.

Réactions des participants

Pour Fatma Toru, maire de Meram - quartier de Konya abritant le mausolée d'Ateşbaz-i, ce festival est essentiel pour promouvoir la philosophie de Mevalana et du saint soufi Ateşbaz-i. Konya aimerait d'ailleurs prolonger ce festival à travers d'autres propositions



plus régulières durant l'année. Espérant atteindre une renommée internationale, la ville réfléchit donc déjà à de nouveaux programmes.

Pour Esin Çelebi, 22e arrière-petite-fille de Mevlânâ et Vice-Présidente de la Fondation Internationale Mevlânâ, ce festival est une grande joie, car il permet de trans-

mettre la tradition culinaire d'Ateşbaz-i et la philosophie de Mevlânâ fondée sur l'amour et le partage. La cuisine soufie est une cuisine généreuse, c'est un acte d'amour ! Selon Esin Çelebi, la cuisine est au cœur de la famille et de la transmission des valeurs.

C'est cette femme, âgée de seulement 20 ans, qui, à la demande



insistante d'un ami, part à Konya à la recherche du tombeau d'Ateşbaz-i, alors méconnu du public. Elle finira par le découvrir, enfoui sous la boue. Son père sollicitera alors le ministre de la Culture pour ériger un mausolée en son hommage, demande qui fut acceptée.

Le festival d'Ateşbaz-i met à l'honneur la philosophie de Mevlânâ basée sur le vivre ensemble

Tout au long de ce pèlerinage culinaire, nous avons pu goûter aux plats les plus célèbres de la cuisine anatolienne et turque, cuisinés par différents chefs. À chaque repas et dégustation, ce sont deux sentiments qui ressortaient des préparations des chefs de Konya, le partage et la générosité.

Tout au long du festival Ateşbaz-i veli étaient organisées des dégustations entre lesquelles nous visitons les lieux phares et spirituels de la vie culturelle de Konya tels les tombeaux de Mevlânâ et d'Ateşbaz-i.

Lors des *Gastro Show*, organisés à proximité de lieux historiques, chaque chef étranger était invité à faire une démonstration de cuisine en préparant une recette de son pays d'origine.

Chaque jour, nous démarrons la jour-

née avec le fameux **kahvaltı**. Tous réunis autour d'une grande table, nous dégustons ce petit déjeuner qui nous a été servi dans plusieurs établissements, chacun s'attachant à conserver sa particularité dans la présentation ou dans la préparation des plats à déguster.

Chaque matin, nous mangions donc des petits plaisirs salés tels que l'omelette au **sucuk** (chorizo sans porc) – **suçuklu yumurta** - accompagnée de **pide** et de **simit** (petit

pain turc). La table était également garnie d'olives noires et vertes, de fromage (**beyaz, feta** et **kaşar**) et d'une salade de concombres et de tomates crues. Puis le **menemen** (plat chaud composé d'une brouillade de tomates et d'œufs) était apporté.

Pendant les repas, ce sont les **meze** qui jonchent la table. Cette tradition turque offre la possibilité de déguster, tour à tour, une vaste sélection d'accompagnements en guise d'entrées. Les **mezze** sont

généralement composés de crudités, de légumes et de viande.

Le premier soir au restaurant de l'hôtel Hich, situé en face du musée de Mevlânâ, nous avons eu la possibilité de déguster une soupe de gombo (**Bamya çorbası**). Ce légume vert est un ingrédient phare de la cuisine anatolienne. Mélangé à la tomate et à l'huile d'olive, il compose la soupe qui précède le plat.

(lire la suite page 7)



(Suite de la page 6)



Au restaurant de l'hôtel Dedeman, c'est une soupe revisitée que nous avons pu déguster en entrée alors que nous commençons notre dernier dîner. Au restaurant *Lokmahâne*, la soupe de *Bamya* a laissé place à une soupe de lentilles et d'estragon, un autre plat typique de la cuisine anatolienne.

Les deux chefs du *Lokmahâne* nous ont reçus dans un lieu très rustique orné de boiseries. Nous avons pu visiter les cuisines en effervescence durant un court instant et observer le chef et ses commis achever des préparer les différents plats dans de grandes marmites. Ces ustensiles de cuisine sont d'ailleurs de parfaites reproductions de ceux qu'utilisaient Ateşbaz-i et ses disciples. Le chef, M. Harun Dönmez, fut formé à la cuisine anatolienne grâce à une cuisinière de 92 ans. Il a ouvert *Lokmahâne* il y a plus de trois ans maintenant, et partage sa cuisine avec un deuxième chef. Les grandes tablées de son restaurant - qui possède également une partie librairie - mettent l'accent sur cette tradition anatolienne.



En ce qui concerne le plat, il est composé la plupart du temps de *börek*, de *pilav* et de *sarma*.

Sevim Gökyıldız, écrivaine gastronomique, mais aussi cofondatrice de l'association des gourmets de Turquie et conseillère à la préparation de ce festival, décrit l'importance de la pâte dans la cuisine turque et anatolienne. Cette critique gastronomique reconnue en Turquie, mais aussi en France et en Belgique où elle a également fait profiter son talent nous a accompagnés tout au long de ces journées. Elle nous parle de cette pâte que l'on retrouve dans les *pide* (fine pizza) que l'on a pu aussi déguster au *Kandil Etliemek*.

Les *börek* nous ont été proposés dans le salon de l'association des femmes de Meram. Pour manger dans ce salon traditionnel turc nous avons enlevé nos chaussures, et nous nous sommes installés sur des coussins disposés autour de grands plateaux où étaient servis les plats composés de *börek* et de *sarma*.



Le *pilav* était omniprésent dans nos assiettes. Ce riz blanc est le plus souvent cuisiné avec des raisins, des oignons et de la viande d'agneau mijotée pendant huit à dix heures puis coupée en plusieurs morceaux avant d'être placée au-dessus du riz. Certains établissements, comme le restaurant de l'hôtel Dedeman Konya, le préparent avec du boulgour.



Le nom des plats est toujours très symbolique tel ce dessert, qui nous a souvent été servi, le baklava - un millefeuille de yufka fourré aux noix ou aux pistaches -, que les chefs du restaurant du Hich Hôtel ont nommé : *damat kravati tatlısı* (la cravate du jeune marié).

C'était l'idée de ce festival, partager et transmettre des rituels et des savoirs culinaires.

Ce qui est sûr, c'est que nous sommes repartis de ces journées culinaires rassasiés et l'esprit plus ouvert.

* Sabine Schwartzmann et Pascale-Mahé Keingna, Photos: Aramis Kalay



Salavatore Denaro : Je suis né pour découvrir les bonnes choses

Le chef sicilien Salavatore Denaro a gagné la sympathie de tous les participants du festival Ateşbaz-i. Aux yeux des chefs, des critiques culinaires et des journalistes présents, il était tout bonnement l'atout charme de l'événement de cette année. Il a fait la démonstration d'une recette très populaire dans son pays : les pâtes à la sauce tomates et oignons à la Romaine.



Salavatore Denaro est né en Sicile en 1958, c'est son père qui lui a transmis son amour pour la terre. Aujourd'hui, il est chef freelance et ambassadeur de Sagrantino (une région où l'on produit un vin rouge du même nom). C'est sa troisième participation au festival de Ateşbaz-i. Il nous raconte que c'est lorsqu'il travaillait comme aide cuisiner qu'il est tombé amoureux de la cuisine. Il ajoute : « j'adore le fait que les recettes aient une histoire et qu'elles prennent part à la tradition. Ainsi certaines des recettes que j'affectionne ont plus de 1000 ans ».

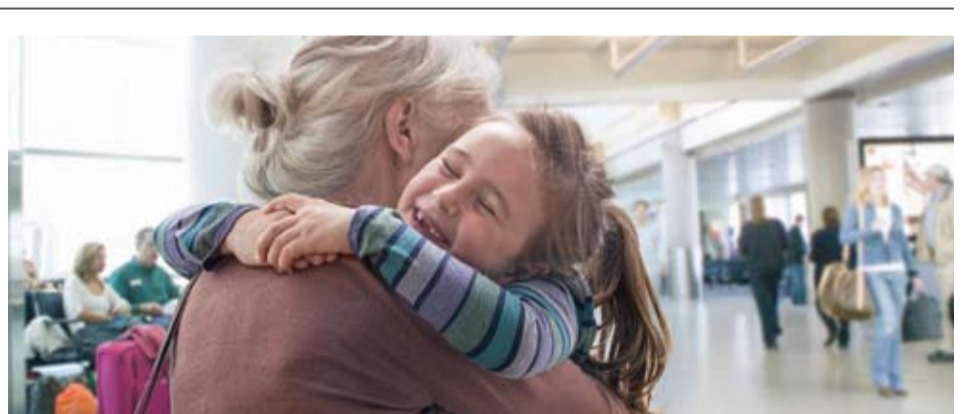
Dans la cuisine anatolienne, il adore la saveur du *gombo*. « J'en ai d'ailleurs acheté des graines au marché de Konya », nous confie-t-il avant de poursuivre : « je possède deux potagers dont un près de

chez moi à Umbria. J'ai 24 plants de tomates de toutes les couleurs, vertes, rouges, orange et jaunes. Celles-ci me servent pour faire des salades et les plus petites pour faire mes sauces. Je ne veux pas les commercialiser. Mon deuxième potager se situe vers la ville de Bevania ».

Enfin, à la question « qu'est-ce qui fait l'originalité de votre cuisine ? » sa réponse est : « Mon originalité vient de la richesse de mes produits.

J'ai beaucoup de variétés différentes. J'ai des légumes, mais aussi des fruits, des mûres blanches et noires, des prunes, etc.

Je suis né pour découvrir les bonnes choses, apprécier la qualité des aliments, en apprendre davantage sur leurs origines. Tant d'éléments qui me permettent de savoir quels sont les meilleurs produits en fonction des saisons ».



PROFITEZ DES AVANTAGES PEGASUS, POUR UN RETOUR AUX SOURCES!

- ★ 33 destinations en Turquie
- ★ Jusqu'à 60% de réduction sur flypgs.com pour vos suppléments bagages
- ★ Départs possibles depuis Paris Orly, Marseille Provence, St-Etienne, Lyon-Saint Exupéry
- ★ Choisissez parmi nos 4 forfaits de vol, selon vos besoins et vos envies!

BASIC PACKAGE

ADVANTAGE PACKAGE

ESSENTIALS PACKAGE

EXTRAS PACKAGE

flypgs.com | PEGASUS AIRLINES

TURQUIE

PRIX À PARTIR DE 74,99€

DISPONIBLE SUR FLYPGS.COM



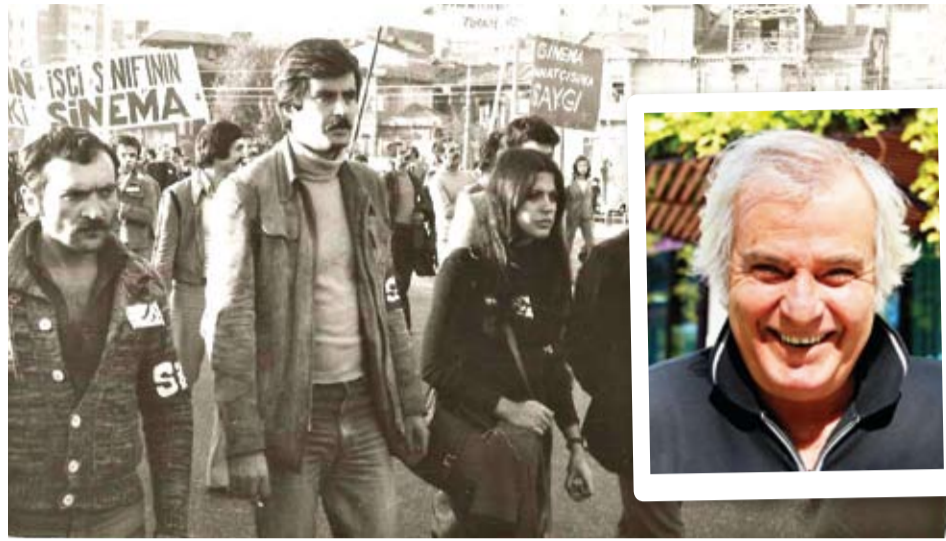
* Taxes Comprises

Tarık Akan : transformation d'un jeune premier en bête politique

Tarık Akan. Probablement le plus beau jeune premier du cinéma turc. Même dans un cinéma populaire et populiste qui, dans ses moments de gloire trouvait ses acteurs non pas dans des *Actor's Studio* à la turque - l'idée n'existait pas à l'époque -, mais lors des concours organisés par des magazines. En 1971 ce fut le tour de Tarık Akan qui venait du quartier de Bakırköy, et qui à 22 ans avait tout pour séduire les jeunes filles : grand, beau, de grands yeux verts, un sourire irrésistible et, comme on le découvrira plus tard, un grand cœur. Une sorte d'Alain Delon turc. J'ai eu la chance de le rencontrer avant qu'il ne devienne célèbre, à Beyoğlu, à la sortie du cinéma Yeni Melek (fermé à présent). Il m'avait alors reconnu (j'écrivais depuis quatre ans pour le journal *Cumhuriyet*), et j'ai eu ainsi le plaisir de suivre sa carrière. Je me souviens vaguement l'avoir conseillé ce soir-là de faire du cinéma. Un an après, il était à la une de magazines. Un jeune premier était né. Une star ? On ne pouvait le prédire à l'époque.

Film après film, mélodrame après comédie, il monta assez vite les échelons grâce à des œuvres dans lesquels jouaient de grandes stars féminines : Fatma Girik, Türkan Şoray, Hülya Koçyiğit. Il n'avait aucune formation, mais il apprenait sur le tas et vite comme tous les grands noms de l'époque. Sa chance - il en aura beaucoup durant sa carrière - fut d'être remarqué par Ertem Eğilmez, grand producteur-réalisateur de l'époque et fondateur d'Arzu Film qui excellait notamment dans le cinéma de genre et particulièrement dans les comédies populaires écrites par des auteurs aussi doués que Sadık Şendil, Ergin Orbey, Umur Bugay, etc.

Il incarnait la jeunesse, la beauté et l'innocence et ajoutait du romantisme à la comédie. Dans la fameuse série « *Hababam Sınıfı* », il incarna l'élève Damat Ferit dans un lycée de garçons un peu particulier, avec toute sorte d'étudiants rêveurs, lunaires et oisifs... Cette classe présentait un panorama social de la Turquie des années 1970 d'où l'énorme succès de la série qui reste encore parmi les films les plus regardés de tous les temps.



Mais cela ne lui suffisait pas. Dans un pays politiquement très instable au seuil de l'anarchie qui allait transformer la société en un champ de bataille entre la droite traditionnelle et la gauche naissante, dans une atmosphère de plus en plus politisée qui a fini par entraîner le putsch du 12 septembre 1980, Akan commençait aussi à devenir une bête politique. En choisissant la gauche, il s'est définitivement placé du côté de *devrim* et s'est rapproché de la gauche au cinéma telle qu'elle existait à l'époque.

Ami avec Yılmaz Güney qui lui rendra visite lors de l'un de ses séjours en prison, il a recherché des cinéastes politiques et a participé à toutes sortes d'actions et campagnes sociales et politiques, parmi lesquelles on compte la fameuse « marche longue » du cinéma turc en 1977 contre la censure sans merci qui pesait sur le cinéma à l'époque et qui a mobilisé des célébrités aussi bien que des techniciens, des musiciens et des figurants qui ont marché d'Istanbul à Ankara pour déposer leur plainte commune au Parlement - où je l'ai retrouvé tant d'années après notre première rencontre. Voilà ce qui le caractérisait aussi.

Le premier grand film qui marqua ce changement radical fut le fameux *Sürü*, écrit par Güney. Mais ce dernier étant en prison sur une île de la mer Marmara, le film fut tourné en 1978 par son disciple

Zeki Ökten. Une œuvre magnifique doublée d'une interprétation inoubliable de Tarık. C'est d'ailleurs ce film qui lancera la carrière internationale d'Akan.

Par la suite, *Maden* de Yavuz Özkan, un ancien mineur, sera l'un des plus grands films politiques jamais réalisés en Turquie portant sur la classe ouvrière. Citons aussi *Kanal*, d'Erden Kıral, l'adaptation de Yaşar Kemal, *Adak* du vétéran prolifique Atif Yılmaz.

Puis vint *Yol*, un film très particulier. Le scénario le plus complet et détaillé jamais écrit par Yılmaz Güney. Un tournage d'enfer dans le climat tendu de l'après-putsch. Les défis furent nombreux : impossibilité de le diffuser dans un pays sous le régime militaire, ou encore la fuite de Güney de prison avec le film sous le bras - ou presque. Mais, finalement, nous assisterons à la présentation surprise en 1982 au Festival de Cannes du film de Güney, mais sans Şerif Gören, le réalisateur, et bien entendu de Tarık Akan, le protagoniste principal. Visiblement, ils n'en savaient rien et d'ailleurs ne pouvaient pas se rendre en France en raison de l'impossibilité d'obtenir un passeport puisque leur film avait été banni ! Ils n'ont donc pas pu partager le plaisir et l'honneur de recevoir la Palme D'Or qui fut décernée au film. Akan l'a d'ailleurs toujours profondément regretté.

Dans les années 1980, Akan a joué dans des films de moins grandes envergures. Impliqué dans les projets d'Erler Film, grande maison du cinéma traditionnel, il a entrepris de faire des films ambitieux, mais ouvertement commerciaux dont certains sous la direction du grand maître de Yeşilçam, le regretté Halif Refiğ. Il s'est aussi investi dans des projets personnels, mais a continué à tourner avec Zeki Ökten, EŞrif Gören, ou encore le brillant nouveau venu Ali Özgentürk. Le film *Pehlivan* d'Ökten lui a permis de remporter le prix spécial du jury au Festival de Berlin de 1984. Il fut aussi l'acteur principal et le producteur de *Üçüncü Göz* d'Orhan Oğuz, un film d'art et d'essai.

Dans les années 1990, il a encore diminué ses tournages, mais ses prestations dans quelques films furent très importantes. À commencer par *Karartma Geceleri* du regretté Yusuf Kurçenli, et l'un des films politiques les plus importants sur la torture à base politique, *L'aveu*. Encore une immense interprétation ! Par la suite, il a joué dans *Berdel* d'Atif Yılmaz ainsi que dans *Yolcu* de Başar Sabuncu et dans un film adapté de la pièce du grand Nazım Hikmet, *Ran*, le fameux poète turc communiste qui resta jusqu'à la fin l'un des grands idoles d'Akan et dont il joua un rôle actif dans la gestion de la fondation qui lui est dédiée, la Fondation Nazım Hikmet.

Dans les années 2000, il s'illustrera dans quelques films très intéressants tels que *Eylül Fırtınası* du vétéran Atif Yılmaz qui portait sur le coup d'État de 1980. Il jouera aussi dans *Gülüm*, un film testament du grand Zeki Ökten qui rapporta à Tarık le tout dernier de ses sept prix d'interprétations au festival d'Antalya. Enfin, il marquera les esprits avec son interprétation dans *Düşerken* d'Abdülhamid qui porte sur ce fameux sultan qui est aujourd'hui au cœur d'un vif débat. Il s'illustrera aussi dans *Vizontele-Tuuba*, un film d'époque du comédien Yılmaz Erdoğan sur sa propre jeunesse.

* Atilla Dorsay

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com



Öykü Sofuoğlu

« Album de famille » : La société turque en gros plan

Les plans-séquences fixes, les espaces hypnotiques sortant de la vie quotidienne. Encore plus loin, une satire qui vise les racines de notre société et le système qui l'entoure. « *L'inquiétante étrangeté* » dirait Freud... Projeté lors de la Semaine de la Critique à Cannes, le premier long métrage de Mehmet Can Mertoğlu « *Album* » se présente comme un prototype d'un nouveau genre cinématographique.

Jour après jour, le cinéma indépendant de la Turquie se développe, évolue et prend des chemins différents qui augmentent sa richesse et sa multiplicité. Malgré un fort monopole de la distribu-

tion sur le marché, les jeunes réalisateurs ne cessent pas de produire et ainsi de faire entendre leurs voix dans cette industrie culturelle. Une voix si unique, Mehmet Can Mertoğlu, interprète « *une symphonie fantastique* » nourrie par la médiocrité humorale à la fois locale et universelle.

C'est l'histoire d'un couple qui appartient à la classe moyenne. Désespérés d'être infertiles, Bahar et Cüneyt décident d'adopter un bébé. Sujet tabou, ils feront tout ce qu'ils ont en leur pouvoir pour que personne ne le sache. Ainsi, pendant le film, on assiste à leur quête tragi-comique de créer un album photo fictif.

Cette aventure, qui constitue le fondement du scénario, est également un moyen indispensable d'évoquer des institutions corrompues. Avec beaucoup d'ironie et d'humour noir, il décrit la

bureaucratie et son fonctionnement en évoquant des responsables administratifs toujours endormis, des pots-de-vin et, autour d'eux, un favoritisme fortement répandu... D'ailleurs, ces systèmes ignorent les individus qui les composent. Mais, plus graves encore, les individus acceptent ces systèmes sans les contredire et ils ne font rien pour les changer. Ainsi, « *Album de famille* » se concentre sur les problèmes d'identité que rencontre la société turque. Aujourd'hui, au sein de notre société, on affronte un sentiment de conformisme aux figures, aux symboles politiques et culturels dont proviennent les conflits d'identité. La laïcité et le kémalisme contre l'islam politique, les Turques en face des Syriens et des Kurdes. Mehmet Can Mertoğlu, avec une observation rigoureuse, les met en évidence à travers ses deux protagonistes. Bahar et Cüneyt, deux échantillons

caricaturés, montrent comment notre société est enfermée dans ses préjugés et ses convictions.

Cette critique, déjà traitée dans le scénario, transparait aussi visuellement grâce à des techniques particulières. Il est évident que le jeune cinéaste est un cinéophile et connaît très bien les anciens maîtres du cinéma : c'est comme si la mise en scène tatieuse croisait l'absurdité froide des personnages de Roy Andersson. Il ne faut pas oublier le cinématographe, Marius Panduru, et l'ingénieur du son, Bruno Tarrière, grâce auxquels on est submergé dans des ambiances oniriques.

Bref, par sa contemporanéité à la fois humorale et noire, Mehmet Can Mertoğlu apporte un souffle nouveau à notre cinéma. Nous sommes déjà curieux de savoir ce qu'il fera prochainement...



Daniel Latif

Opel et le vélo c'est plus qu'une histoire d'amour. Outre le fait que les enfants

d'Adam Opel sont des passionnés de vélos ayant remporté de nombreuses courses cyclistes, le constructeur diversifie ses activités et se lance dans la fabrication de ces engins à deux roues pour devenir à la fin du XIX^e siècle, le premier fabricant de vélos au monde.

Quand le vélo remplace l'étalon Aujourd'hui, Opel fait un clin d'oeil à son histoire en sponsorisant un événement quelque peu méconnu, mais non moins hors du commun : le Paris bike polo Opel. Et c'est au détour de l'institut national de l'histoire de l'art, devant la bourse de Paris, dans une arène, que deux équipes de trois cyclistes équipés de maillots en plastique, s'affrontent dans un sport assez méconnu : le Bike polo.

Une pratique mêlant harmonieusement le polo, le vélo avec une pointe de *street hockey*. Le résultat est des plus poétiques, mais non moins sportif. D'une main, il faut se diriger vers la balle et garder son équilibre puis éviter les adversaires tout en gérant le frein avant ! De l'autre avec le maillet, aller chercher la balle, dribbler, la garder dans le contrôle... et dans l'idéal marquer ! Et ça, c'est une autre affaire...

Opel Polo bike : à vélo ou en auto, Opel est toujours en selle

Cela donne un ballet à la fois artistique, où les figures font penser à celles qu'effectuent les riders en BMX. Chaque session est alors composée de 10 minutes et malgré la pluie les joueurs ne se plaignent pas, devenant alors invincibles et ne se laissant pas distraire par le mauvais temps.

Un jeu atypique, mais non moins poétique

Ce sport mixte importé des États-Unis d'abord à Londres puis à Paris, compte des noms d'équipes des plus exotiques : *Call me daddy*, *Megadrive*, *Respectlaws*, *Nichons*, *Oldies but Goodies* ou encore *Bilan Carbone*.

Parmi l'équipe féminine appelée Ruckus, jouent ensemble harmonieusement, une Allemande nommée Joanna, une Étasunienne, Danielle et une Française Élodie. Avec comme ambassadeur Yorgo Tloupas, cette activité se veut proche des fondamentaux du sport tout en s'éloignant du côté marketing et des appareils olympiques ; seul le plaisir du jeu, de la gagne et du rassemblement prime.

Le match commence, les vélos filent à toute allure, les cyclistes ne font qu'un avec leur vélo qui n'est qu'une extension de leur corps. Le public retient son souffle, ça passe pour cette action, parfois ça casse et le Polo bike devient des plus acrobatiques avec quelques chutes et glissades.



Crédit photo : Caroline Pauleau

Et lorsque l'on demande à Alex Valcko, un des joueurs de l'équipe championne du monde, les *Birds*, la recette miracle pour être à un tel niveau, ce dernier répond : « *c'est une question de feeling. Dans l'équipe on est comme dans une famille* ».

Polo bobo, mais pas prolo

Si ce sport fascine et séduit de nombreuses personnes, Catherine et Catherine, curieuses du spectacle, sont venues assister au show, car elles font du vélo régulièrement dans Paris. Amusées par le jeu, elles restent impressionnées par la dextérité, le maniement du vélo et surtout la communication entre les joueurs.

Tout comme Bernard Hickman, faisant partie de l'équipe *Impossiboys*, professeur de mathématiques et jouant depuis 6 ans, se souvient avoir été au début « *hypnotisé par leur maîtrise du vélo* ».

Quant à Robert Lawrence, un bordelais de l'équipe des *Impossiboys* et professeur d'économie, il a un regard quelque peu philosophe sur sa pratique du Bike polo : « *on a certes peu de sponsors, peu de budgets, mais je suis flatté de me retrouver à jouer ici devant la Bourse et les grandes banques à un sport qui ne doit pas sa valeur par les bénéfices qu'il crée* ». Contrairement au Polo, il n'y a pas de chevaux : « *on est dans un sport qui est né dans la rue. Le polo c'est le sport des rois. Et le bike polo c'est le sport des pauvres* » ironise-t-il.

Une sorte de pied de nez sympathique à tout cet univers impitoyable de la Bourse et des banques qui les environnent et tous les « *costards-connards* » qui seraient tentés de qualifier ce sport de « *Polo prolo* ».



Eren Paykal

C'est dans le cadre de la stratégie d'Ankara de développer davantage les relations économiques et commerciales avec l'Afrique, et en se basant sur les décisions prises lors du deuxième Sommet Turquie-Afrique qui a eu lieu à Malabo – capitale de la Guinée équatoriale – en novembre 2014, que la Turquie va organiser le Forum Économiques et d'Affaires Turquie-Afrique à Istanbul les 2 et 3 novembre 2016.

Ce Forum, organisé conjointement par le ministère de l'Économie de la République de Turquie et de l'Union africaine, constituera une plateforme unique pour les milieux d'affaires turcs et africains et pour l'établissement d'une coopération bénéfique de longue durée.

Objectifs:

- Augmenter la visibilité des milieux d'affaires turcs et africains en Turquie et en Afrique.
- Analyser la situation actuelle des relations économiques et commerciales entre la Turquie et l'Afrique.

Un Sommet pour les relations entre la Turquie et l'Afrique

- Rechercher les opportunités de coopération entre la Turquie et le continent africain tout en discutant les éventuels défis.

- Encourager les investisseurs des secteurs privés des deux côtés pour créer des opportunités d'investissements mutuels.

- Évaluer les nouvelles approches des investisseurs turcs en Afrique.

- Accroître la compréhension et les interactions entre les communautés d'affaires de Turquie et d'Afrique.

- Amorcer un dialogue constructif avec les communautés économiques régionales africaines.

- Établir des contacts avec les opérateurs publics et privés turcs.

- Établir des liens avec les plus gros investisseurs turcs à l'échelle mondiale.

- Établir des liens avec les meilleurs dans le monde des affaires et de la presse spécialisée.

- Opportunité unique de rencontrer les principaux acteurs économiques.

- Exposer vos activités professionnelles, votre expertise et votre savoir-faire.

- Développer les réseaux d'affaires.

- Établir des contacts commerciaux concrets et un dialogue direct avec la presse.

Participants:

- Le ministre turc de l'Économie et les ministres de 54 pays africains (Commerce, Investissements, Infrastructures, Économie, Finances).

- Les organisations internationales et les Communautés économiques régionales africaines.

- Organisations non gouvernementales.

- Chambres de commerce et d'industrie.

- Conseils d'affaires, associations, organisations professionnelles, entrepreneurs de Turquie et d'Afrique.

- Missions diplomatiques et consulaires en Turquie.

- Presse turque, africaine et internationale.

Que va procurer le forum ?

- Session d'ouverture

Les représentants du secteur public, les présidents de prééminentes organisations financières, économiques internationales et régionales se pencheront sur la situa-

tion actuelle des relations entre la Turquie et l'Afrique et sur les possibilités pour les développer davantage.

- Sessions thématiques

Les représentants des institutions internationales et des banques de développement discuteront des opportunités de financements de projets.

- Réunions d'affaires bilatérales

Les représentants du monde des affaires turcs et africains auront la possibilité d'établir des contacts directs avec de possibles partenaires pour développer de nouveaux et de fructueux liens.

- Conférences et débats de haut niveau.

- Visites spécialisées des sites industriels, investisseurs et producteurs.

Voici, en quelques mots, l'envergure de cet important Forum. Celui-ci va être organisé principalement par le Conseil des Relations économiques étrangères de Turquie (DEİK). Des informations complémentaires pourront être saisies sur le site tukeyafricaforum.org et dans les Ambassades turques, au nombre de 39 sur tout le continent africain.

Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • **Directeur de la publication** : Hugues Richard • **Rédacteur** : Daniel Latif • **Commission paritaire** : 0718 I 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Éditeur en Europe** : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni**: Hossein Latif Dizadji • **Sorumlu Yazışları Müdürü** : Ahmet Altunbaş • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu** : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay,

Berk Mansur Delipinar, Celal Bıyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman • **Publicité et la communication** : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • **Distribution** : NMPP • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE)**: Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Le Québec accueille l'été indien

Chaque année se répètent les notes de la célèbre chanson de Joe Dassin : « C'était l'automne, un automne où il faisait beau. Une saison qui n'existe que dans le nord de l'Amérique ». Car de fin septembre à début octobre, les derniers rayons de l'été nous abandonnent pour laisser la place à ce que « Là-bas on (l')appelle l'été indien ».

Alors que les derniers flocons ont disparu il y a peu, l'accalmie de l'été dans la Belle Province commence déjà à s'achever. Heureusement, nous ne nous emmitouflerons pas tout de suite pour affronter les températures négatives et la neige qui donnent tant de cachet à la province francophone canadienne, car l'été indien pointe le bout de son nez.

Cette expression semble venir d'un autre temps, puisqu'elle est apparue au début du XIX^e siècle au Québec. Et voilà que les mythes amérindiens reprennent tout leur sens, car c'est à cette période de l'année que les natifs profitaient des températures clémentes pour terminer leurs récoltes et préparer leurs habitations avant que le froid mordant n'envahisse la région.

Les québécois, touristes venus du monde entier et autres visiteurs profitent encore

cette année de ce phénomène naturel qui est loin d'être une exception canadienne, mais qui s'avère être exceptionnellement intense dans l'Est canadien. Les arbres des forêts boréales et des villes se parent de robes se déclinant du rouge cuivré, au pourpre, en passant par l'orange et le carmin. Une explosion de couleurs à laquelle nous assistons du fait du grand nombre de feuillus dans cette région, mais aussi en raison de l'arrivée de périodes anticycloniques qui s'accompagnent d'une période de redoux et de journées ensoleillées. Un moment chéri par les habitants du Québec avant les premières neiges. Familles et amis se rejoignent sur les terrasses et dans les parcs pour partager un moment convivial et profiter de l'instant présent, tandis que les touristes et amateurs de grands espaces se rendent sur les rives du Saint-Laurent et



dans les parcs nationaux pour admirer le spectacle unique qu'offre la nature. Si dans la Belle Province, on n'est pas vraiment québécois tant qu'on n'a pas survécu à plusieurs hivers, on ne peut pas non plus se réclamer de cette belle identité avant d'avoir assisté et profité de l'été indien.

* Camille Saulas



Anaïs Kleiber

Non merci, pas de pochette

Dans les commerces, la main mécanique du vendeur d'Istanbul attrape les pochettes en plastique et en inonde les clients. Trois tomates : un sac. Quelques concombres : encore un sac. Des bananes : un autre sac. Le tout mis d'autorité dans un quatrième sac. S'en suit pour le client qui n'est pas habitué à de telles façons, cette intervention : « Non merci, pas de pochette ! »... Étendons notre terrain d'observation en nous éloignant d'un quartier pour arpenter les bords de l'eau. À Istanbul, où la consommation de bouteilles en plastique donne le tournis, il n'est pas rare de retrouver celles-ci échouées dans une marina chic du Bosphore, en compagnie de ces pochettes que les commerçants distribuent comme des robots. Des pochettes si légères, qu'elles échappent au tri des ordures et filent vers la mer.

Le fait est bien connu. La consommation de sacs en plastique est si forte qu'on les classe parmi les plus grands pollueurs des littoraux de notre planète et qu'on les détecte jusque dans les estomacs des poissons. Au mois de janvier dernier, un article scientifique du journal *Le Figaro* titrait : « En 2050, les océans compteront plus de plastique que de poisson », précisant que chaque minute, c'est « l'équivalent du contenu d'un camion-poubelle jeté dans l'océan... » Mais continuons notre errance. Au nord d'Istanbul, là où brille la mer Noire, là où des falaises douces sont restées vierges, on marche sur un sable jonché d'ordures. Cette mer, qui souffre déjà de la pollution déversée par les pays qui la bordent, rejette sur ses plages du plastique sous toutes ses formes. Le visiteur n'a pas envie de se plaindre ni de se laisser aller à de noires pensées ; son œil ne s'attarde pas sur le sable qui recueille des tonnes de cadavres en plastique. C'est une chose tellement banale. Non... Le visiteur est là pour profiter d'un spectacle... De la beauté fascinante d'une mer qui s'unit au Bosphore. Ou bien, comme j'en ai été témoin, il s'attardera plutôt sur la dépouille d'un bébé dauphin déposé sur le rivage par les vagues, et devenu une star prise en photo par tous les promeneurs. On le plaignait, on commentait sa mort, on disait qu'il s'était sans doute tué dans une hélice de bateau... La présence du corps sans vie parmi les débris accentuait encore ce sentiment d'impuissance qu'on peut éprouver face à la dégradation de la nature.

Espérons pourtant. Lois, multiplication d'initiatives écologiques, prises de conscience, changements des comportements... Patience... Un jour peut-être, on cessera de voir les bouteilles en plastique valser en une tragique courbe dans l'eau du mythique Bosphore. Et peut-être que certains n'auront plus à dire dans les magasins : « Non merci, pas de pochette ».

Canal Plus ou moins

Il semblerait que le moral de la chaîne câblée Canal Plus soit en demi-teinte. En perte d'audiences depuis deux ans, et avec l'arrivée du chef d'entreprise et patron du Groupe Canal, Vincent Bolloré, la chaîne a subi de nombreux changements au niveau de ses animateurs, chroniqueurs et journalistes, mais aussi au niveau de sa propre identité.

La chaîne, connue pour son ton décalé, a toujours surfé sur la vague de l'humour. Un humour *borderline* qui faisait la particularité de ses programmes.

Après une année 2015-2016 marquée par les audiences en baisse, notamment celles de son émission phare du prime time - *Le Grand Journal* présenté par Maïtena Biraben - c'est le journaliste Victor Robert qui reprend les rênes de l'émission. Une émission en deux parties qui garde, en apparence, le même format. Mais c'est le contenu qui change et bouscule les habitudes de la chaîne. Sous de faux airs de *talk-show* à l'américaine, l'émission voit défiler des sujets et des chroniques à la minute. Des sujets que l'on survole et qui ne laissent

aucune place à la réflexion - de ses chroniqueurs et du public. Chaque intervention des chroniqueurs étant interrompue par le chef d'orchestre, incarné par Victor Robert, qui ne se prive pas de donner son avis personnel dès qu'il le peut.

Une émission où l'on passe du coq à l'âne. Un show façon Ellen Degeneres où l'on demande à Pierre Niney, acteur de la Comédie française Cesarisé, assis aux côtés de la championne olympique Estelle Mossely, ce qu'il pense de la boxe et où le beau-père de cette dernière, invité surprise, est convié à prendre place aux côtés



du présentateur.

Côté chroniqueurs, cette année, le public a pu accueillir Brigitte Boréale, ancien journaliste sportif français connu sous le nom de Philippe Anselme et devenu femme à part entière. Et, si l'on ne s'en était pas rendu compte nous-mêmes, Victor Robert est là pour le souligner. Il n'a pas cessé de rappeler tout au long de la première émission la nouvelle identité de sa chroni-

queuse, comme si c'était un événement à marquer d'une pierre blanche - glorifions Canal Plus, la chaîne qui innove... Puis, c'est l'humoriste Lamine Lezghad qui s'en est donné à cœur joie durant un sketch sur la masturbation - inspiré par le fait d'actualité dans lequel Robert Rochefort, vice-président du Modem, s'est fait arrêter après avoir été surpris en train de se masturber dans un magasin. Après une première blague sur le sujet, le comédien renchérit avec une deuxième, puis n'hésite pas à pousser le bouchon jusqu'à ce que le public n'en redemande pas.

Un joyeux fourre-tout sans finesse, ponctué par des blagues vaseuses d'une miss météo que l'on pourrait renommer « miss pieds dans le plat ». La comédienne Ornella Fleury semble avoir des difficultés à cerner la subtilité entre la « taquinerie », la blague, la moquerie et la méchanceté gratuite.

En bref, on a nettement l'impression que la chaîne fait son maximum pour conserver une image *provoc* qui n'est plus la sienne. Et le tout, en essayant d'innover et d'aller vers quelque chose d'universel sans vraiment arriver à mettre le doigt dessus. On lui souhaite de trouver le bon dosage qui fera la différence.

* Pascale-Mahé Keingna



Emre Şen : la psychothérapie appliquée au piano

Né à Ankara en 1973, Emre Şen a passé de nombreuses années à Londres, où il étudiait à la fois le piano au Royal College of Music et la méthode de thérapie Gestalt dans d'autres institutions. Après plusieurs années en tant qu'enseignant à l'université Bilkent d'Ankara, il se dédie désormais aux concerts et à la psychothérapie, sa seconde passion. Sa façon de jouer de la musique ? Exceller en s'amusant « comme un enfant accro aux jeux vidéo », et jouer avec le plus profond de son être. À l'occasion de sa participation au jury du concours international de piano Istanbul Orchestra'Sion, organisé par le Lycée Notre Dame de Sion, il revient avec humour et simplicité sur son parcours et sur son approche particulière de la musique, inspirée de la Gestalt-thérapie.

Quand avez-vous commencé le piano et qui vous y a introduit ?

Je n'étais pas aussi précoce que les autres, j'avais treize ans lorsque j'ai commencé le piano. Lors de mes cours de musique, mes professeurs ont convoqué mes parents, car ma flûte était « extraordinaire », disaient-ils. Ils ont conseillé à mes parents de me faire essayer d'autres instruments, comme le piano ou la guitare. Alors, mon père m'a acheté un *Ut*, une sorte de guitare turque. Je n'ai pas aimé cet instrument. Je n'étais pas doué ni pour la guitare ni pour l'*Ut*. On a alors pensé que je n'étais pas doué et je n'ai plus touché à un instrument pendant trois ans. Et un jour, mon père m'a fait une surprise en m'offrant un piano, je ne sais pas pourquoi. Lorsque j'ai joué pour la première fois, j'avais le même sentiment qu'avec la flûte. En y repensant, je me dis qu'on ne peut déterminer le talent à partir d'un seul instrument.

Avez-vous su dès le départ que vous vouliez consacrer votre vie au piano ?

Oui. Je n'ai pas pensé à toute ma vie, j'étais trop jeune. Mais je me sentais comme un enfant accro aux jeux vidéo, je voulais passer au morceau suivant sans arrêt, je me fixais des objectifs. Je ressentais une telle énergie que je pratiquais de manière insensée.

Avez-vous des sources d'inspiration particulières ?

Ma première source d'inspiration était un pianiste américain, James Tocco. Lors d'un concerto de Tchaikowsky, j'ai eu un choc. Je n'avais jamais écouté de musique classique auparavant. Je me souviens d'être ressorti du concert avec le visage et les oreilles rougis ; j'étais comme désespérément amoureux, obsédé par l'idée d'arriver à jouer de la même façon le morceau que je venais d'entendre.

Mes professeurs aussi sont des sources d'inspiration. Surtout six d'entre eux. Et Chopin, bien sûr. Je n'étais pas encore assez bon pour jouer Chopin, mais je m'exerçais pendant des heures pour y arriver, au grand dam de mes parents.

Ça a l'air stupide maintenant, mais j'ai commencé à composer lorsque j'avais vingt ans pour ma grande histoire d'amour d'alors. Depuis, nous nous sommes séparés et je suis tombé amoureux de quelqu'un d'autre. Je n'ai plus composé depuis.

Vous avez enseigné le piano pendant six ans à l'université ; pourquoi avoir arrêté ?

Je n'aimais pas vraiment ce que je faisais, et je m'ennuie très facilement. Je n'ai jamais aimé le « système ». Je crois en un système personnel propre à chacun, et que chacun doit découvrir. Rassembler des élèves différents en un



même endroit et attendre la même chose de chacun est absurde. Tous ont des goûts et des aptitudes différentes. Les forcer à jouer les mêmes œuvres sur un même instrument, par pur principe, est un non-sens.

Je détestais aussi les examens et les jurys. Je ne me sentais pas à ma place au milieu de toutes ces manipulations, ces faux semblants, alors que j'essayais pour ma part d'être honnête. Après avoir bataillé, j'ai finalement décidé de partir.

Que pensez-vous du concours international du piano Istanbul Orchestra'Sion ?

Je suis impressionné par la limite d'âge du concours, d'habitude fixée à trente ans, mais dans ce cas, les candidats ont jusqu'à quarante ans. Le niveau est très élevé également, je le pense sincèrement. Et la compétition est très internationale. J'ai beaucoup d'amis qui jouent du piano et je suis curieux de la communication faite autour de l'événement. Peu de gens étaient au courant, mais beaucoup sont venus ; peu de Turcs, mais beaucoup d'étrangers. C'est le concours le plus international en Turquie dont j'ai entendu parler jusqu'ici ; le seul avec le Concours Chopin à Ankara. Le piano est populaire en Turquie, il y a de nombreux concours, mais ce n'est pas aussi ancré qu'en Europe.

Quel héritage voudriez-vous laisser aux générations futures ?

J'ai une nouvelle approche, inspirée de la Gestalt-thérapie (la thérapie du contact, *ndl*). Je suis aussi psychothérapeute. Je m'intéresse à la psychologie depuis que j'ai dix-huit ans. Je voulais même faire un double cursus piano-psychologie, mais c'était trop difficile. Lorsque j'avais trente-cinq ans, j'ai fait une thérapie moi-même et j'ai été fasciné par les méthodes utilisées, dont la méthode Gestalt qui est très artistique. Elle se concentre

sur l'expérience et utilise des procédés artistiques comme le dessin, la danse... Cela m'a vraiment inspiré. J'ai été à York, au Royaume-Uni, pour suivre une formation de trois ans et obtenir le certificat de Gestalt-thérapie. Désormais, je l'applique à l'enseignement. Il s'agit d'essayer de comprendre ce que ressentait l'auteur au moment où il a composé son œuvre, afin de mieux ressentir nos propres émotions et de pouvoir se connecter à la personne. C'est là que la façon de jouer change radicalement. Autrement, il ne s'agit que de suivre les consignes ; certes, il y a une émotion, mais ce n'est pas très personnel. Avec Gestalt, l'expérience est plus profonde et plus intime, et c'est ce qui m'importe en musique. Il y a tellement de grands talents, rien qu'ici. Je suis impressionné par les performances de ces jeunes gens. Mais il faut plus que du talent, autre chose que de la perfection : quelque chose de personnel, de spontané et de vibrant. C'est l'étincelle que je recherche lorsque j'enseigne.

Je donne des cours privés. J'ai ma propre école à Ankara où je choisis mes élèves selon nos affinités. Lorsque j'enseignais à l'université, j'avais une classe expérimentale : « l'approche Gestalt à la musique ». Le principe était de laisser s'exprimer librement les élèves. Le cours marchait tellement bien que nous ne pouvions accepter tous les volontaires. L'apprentissage de la musique se fait de l'intérieur, il ne s'agit pas de rester assis dans un cours où le professeur vous nourrit. Mais ce n'était qu'un cours, et les autres leçons de piano ainsi que les examens m'ont lassé. Récemment, j'ai découvert que pour être heureux, il faut faire ce que l'on aime, mais le faire de la façon que l'on désire. Pendant des années, j'ai fait du piano d'une façon que je n'appréciais pas. J'ai même arrêté les concerts il y a un an, car c'était trop

systématique. Sur le coup, personne n'a compris ma décision. Pourtant, je suis heureux d'avoir fait une pause. Je construis mon répertoire, je n'ai pas ressenti un tel enthousiasme à jouer depuis quinze ans.

Est-il difficile d'être un pianiste en Turquie ?

Paradoxalement, je trouve ça plus facile à beaucoup d'égards. Le public est moins aguerri, et plus facile à impressionner. J'ai vu beaucoup de pianistes exagérer leur performance et devenir des légendes. Par ailleurs, il y a peu de pianistes, tandis qu'en Europe ils sont plusieurs centaines. Si je compte les pianistes de ma génération, nous sommes dix, tout au plus ; et avant, pas plus de trois ou quatre. Nous avons moins d'orchestres, mais plus d'opportunités de jouer avec eux. Avec le temps, cela devient plus difficile pour les jeunes générations, qui ont plus de concurrence et doivent se vendre, ce que je déteste. Pour moi, cela ne va pas avec le fait d'être un artiste, ça casse l'authenticité.

Qu'est-ce qu'il y a de mieux et de pire dans la vie d'un pianiste ?

La meilleure partie, je pense, est que la musique me guérit en un sens. En temps normal, je me sens malade, et la musique me relie à ce monde, me donne un sentiment d'appartenance à quelque part, peut-être pas ce monde, mais quelque part. C'est très profond pour moi. Lorsque je me lève le matin et que je m'assois devant le piano, je me sens mal, vide ; et la musique comble quelque chose en moi, me rend vivant. C'est ce que le piano me donne, c'est si essentiel.

Le pire, c'est que plus je me nourris de la musique, plus elle fait de moi ce que je suis ; plus je me sens déconnecté de ce monde. La musique me donne un tel espace de liberté que les habitudes et les normes sociales veulent me forcer à restreindre et veulent me forcer à faire semblant ; je me sens différent.

En un sens, je me sens plus précieux, enrichi, mais à la fois plus seul, différent... La thérapie et le fait d'être un thérapeute m'ont énormément aidé. Cela m'a donné une idée essentielle : peu importe ce que je suis, je m'accepte tel que je suis, tout le monde est différent.

Mon meilleur souvenir, c'est le Premier prix que j'ai remporté lors du 7^e niveau d'un examen à l'École normale de Paris, le diplôme de concertiste. Je m'étais énormément entraîné et je le voulais tellement. Et j'ai eu le premier prix en commun avec un autre candidat, grec ; c'était une sorte de moment romantique de réunion entre deux nations.

Agenda Culturel NDS – Octobre 2016



Concert d'ouverture de la saison avec Emre Şen et Orchestra'Sion 1^{er} octobre 2016, 19:30

Chef d'orchestre: **Orçun Orçunsel**
Soliste: **Emre Şen** (Piano)
Konzertmeister : **Nilay Sancar**

Le lycée Notre-Dame de Sion, qui fête cette année son 160^e anniversaire, ouvrira la nouvelle saison culturelle avec le désormais traditionnel concert de son orchestre dirigé par le jeune et talentueux chef d'orchestre Orçun Orçunsel qui sera accompagné au piano par le renommé Emre Şen.

Programme : **Wolfgang Amadeus Mozart** : Les noces de Figaro K. 492 – Ouverture, **Felix Mendelssohn-Bartholdy** : Concerto pour piano & orchestre n° 1 en Sol mineur op. 25 et en dernier partie : **Ludwig van Beethoven**.

Gülsin Onay, récital de piano

13 octobre 2016, 19:30

L'une des plus célèbres pianistes de Turquie et à la renommée mondiale, la talentueuse Gülsin Onay, revient une nouvelle fois sur la scène du lycée Notre-Dame de Sion.



Au programme **Wolfgang Amadeus Mozart** : Sonate n° 11 en la majeur KV 331 et **Felix Mendelssohn-Bartholdy** : Variations sérieuses op.54. Mais aussi **Claude Debussy** et **Frédéric Chopin** : Sonate en si mineur, op. 58.

Pierre Réach, récital de piano

6 Octobre 2016, 19:30

Ce concert, ouvert à tous, permettra de redécouvrir des morceaux bien connus de la Musique classique telle *Fantaisies en ut mineur* de Wolfgang Amadeus Mozart, ou encore *Trois estampes* de Claude Debussy.



Quatuor Lepidus

20 octobre 2016, 19:30

Fondé en 2011 dans le but de contribuer au développement de la musique de chambre en Turquie et en particulier de promouvoir la formation en quatuor, Lepidus Quartet est composé de Hande Küden (1^{er} violon), Çağlar Haznedaroğlu (2^d violon), Öykü Koçoğlu (alto) et Yılmaz Bişer (violoncelle).

Au programme :

César Franck : Quatuor à cordes en ré majeur FWV 9

Anton Dvorák : Quatuor à cordes N°12 en fa majeur Op.96 "Quatuor Américain"

La cérémonie de remise du Prix Littéraire NDS des Lycéens 2017

26 octobre à 11h40

Le lauréat de la troisième édition du Prix est l'écrivain Romain Puértolas pour son roman *L'Extraordinaire Voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire* Ikea traduit en turc par Ebru Erbaş.



C'est quoi, l'art robotique?



La relation entre les humains et les non humains est en train de changer avec les développements révolutionnaires dans le domaine de la technologie. Cependant, il est encore difficile de prédire quelles seront les réactions émotionnelles de certains êtres humains à l'égard des robots humanoïdes. Parallèlement, l'art contemporain continue à s'enrichir et sa relation avec la technologie se distingue et se développe de jour en jour. En effet, actuellement, il est presque impossible pour les artistes de ne pas utiliser la technologie. Le monde artistique prend de l'envergure en utilisant l'internet, outil qui permet aux artistes de s'auto-promouvoir. Par ailleurs, les *artworks* se transforment sans cesse, et ce surtout grâce à la contribution de la technologie de pointe. Les artistes sont en mesure de toucher les réalités actuelles grâce aux développements technologiques.

Comme prévu, les robots sont aussi devenus à la fois objet et outil matériel de l'art contemporain. Même si l'histoire fait remonter l'apparition de l'art robotique à la Chine antique, avec la Dynastie Han, aujourd'hui, c'est l'art contemporain qui a totalement modifié la dynamique de ce genre artistique. On peut définir simplement l'art robotique comme étant une forme d'art qui utilise les robots ou les machines et la technologie automatisée en l'associant à la technologie informatique. En utilisant des éléments mécaniques, comme des moteurs et des systèmes électroniques, les artistes profitent de la technologie pour transformer de simples sculptures en œuvres d'art animées. De l'installation à la performance

artistique, l'art robotique peut prendre des formes diverses.

La robotique a commencé à être appliquée à l'art autour des années 1960 avec les premiers ordinateurs et les logiciels. On peut d'ailleurs évoquer des artistes créatifs tels Jean Tinguely, Nicolas Schöffer, Nam June Paik et Shuya Abe comme étant les pionniers de l'art robotique de la période contemporaine. Si tout a commencé avec les sculptures *mixed-medias*, l'art robotique s'est rapidement développé et a pris des formes variées. Les robots humanoïdes ainsi que les *artworks* de la période *post-humans* remettent en question des sujets comme l'identité, l'humanité et notre relation avec les produits technologiques.

La philosophe Francesca Ferrando de l'Université de New York, spécialisée sur le *post-human*, souligne le fait que les machines deviennent peu à peu nos amis. D'après elle, on passe beaucoup de temps avec ces machines au lieu de passer du temps avec nos proches. Francesca Ferrando ne se plaint pas de cette situation, mais elle affirme que la frontière entre les humains et les robots/les cyborgs est devenue presque invisible et qu'on doit évoquer le concept de l'« humain ». De plus, avec la technologie, tout change beaucoup plus rapidement et l'on doit donc se préparer aux identités fluides à l'avenir en adoptant une vision plus large.

Ce mois-ci, le Musée Pera présente une exposition intéressante d'une artiste basée à New York, Katherine Behar : *Data's Entry*. Malgré la quantité limitée des *artworks* exposées, l'exposition est remarquable. En se basant sur les dynamiques de la relation entre les humains et les non humains, Katherine Behar utilise l'art robotique pour illustrer des connexions inattendues entre ces deux espèces. Ce qui est plus intéressant, selon moi, est le romantisme de ses *artworks*. Grâce à cette exposition, on arrive à appréhender les dualités contemporaines qu'elles portent sur l'organique et l'inorganique ou sur le *handmade* et le fait à la machine, etc., qui sont plus ou moins entremêlées. Si vous êtes à Istanbul, ne ratez pas cette exposition!

* Sirma Parman



Nami Başer

La persévérance

Nous avons évoqué l'année dernière l'inauguration à Istanbul d'une nouvelle école de psychanalyse. Désormais, réjouissons-nous qu'elle ait derrière elle tout un temps de travail et d'études et qu'elle commence, dès le 24 septembre, sa deuxième période d'enseignement ouverte aussi bien à ceux qui désirent se renseigner sur ce domaine qu'à ceux qui veulent devenir psychanalystes professionnels. La journée d'ouverture sera consacrée aux thèmes compliqués de l'inhibition et de l'acte psychanalytique. Ce jour-là, les informations diverses qui seront divulguées autour de ces concepts auront lieu, comme auparavant, au lycée français Saint-Benoît. En effet, cette ancienne école d'une des fondatrices de Saint-Benoît, Ceren Korulcan, offre gé-

néreusement aux psychanalystes de se réunir en son sein.

En 1924, Freud avait consacré tout un livre au problème de l'inhibition. Son œuvre « Inhibitions, symptôme, angoisse » n'a pas, à proprement parler, une unité. Freud évoque les inhibitions à travers des polémiques concernant Alfred Adler, ou encore Otto Rank. Adler n'a jamais accepté ce qu'on appelle « le complexe de castration » qu'il a voulu remplacer par celui du « complexe d'infériorité » qui, pour la psychanalyse, ne peut être perçu que comme une réduction ou comme une confusion entre le conscient et l'inconscient. Car ce complexe ne peut être éprouvé qu'au niveau de la conscience comme une infériorité, sans compter que, parfois, il peut se renverser, se transformer en son contraire et apparaître comme un sentiment de

supériorité. Quant à Otto Rank, longtemps fidèle à la psychanalyse en tant que savoir de l'inconscient, il se montrait moins naïf qu'Adler. C'est à partir d'une note de Freud qu'Otto Rank avait élaboré une théorie stipulant que la séparation d'une mère et de son enfant était la blessure la plus importante pour l'être humain. Il évoquait un « traumatisme de la naissance » que Freud n'acceptait qu'en partie, ne voulant pas que les autres composantes de l'inconscient en soient occultées ou réduites sans être approfondies. Mais, quelques années après, il se réconciliera avec lui.

Le livre est évidemment beaucoup plus riche que le petit survol auquel nous nous sommes adonnés ici. Par ailleurs, les choses se sont compliquées depuis que Jacques Lacan a repris tous ces concepts dans son séminaire de 1962-

1963, quitte à développer sa théorie sur ce qu'il appelle « l'objet a », qui se révèle être la cause du désir. Son séminaire traite d'ailleurs de l'angoisse, un sentiment qui n'est autre que le titre général de l'ouvrage. Pour Lacan, l'angoisse se retrouve quelque part entre la jouissance et le désir. Se pose alors le problème de l'acte psychanalytique. Comment guérir? Que faire devant les inhibitions? On sait que Lacan insiste surtout sur la formation des psychanalystes et qu'il critique sur ce point la psychanalyse américaine.

Mais ne nous précipitons pas sur tout ce qui est écrit et sur tout ce qui sera dit le 24 septembre sur Freud, Lacan et la psychanalyse. Tout cela ne sera qu'un prétexte pour développer, à partir de ces théories, des thèses, des commentaires et des explicitations nouvelles.